

lapageblanche
décembre(2001)numéro(17)

Elles forment un tapis très serré, de cette couleur lavande qui éclate au soleil.
De petites feuilles se détachent ici et là sous les pétales, le contraste est magnifique.

- Tu es bonne à rien, imbécile ! je te parle !

Je ne connais pas leur nom.
Toutes les fois que je les regarde, je me dis que je devrais le chercher.

- Il faut que je te brasse encore pour que tu comprennes ? réponds !

Justement, j'ai ce beau livre sur les fleurs sauvages.
Diane me l'avait offert, comme ça, sans raison.
Je ne pense pas à l'utiliser, il est trop beau avec ses pages glacées, toutes
en couleurs et si bien illustrées.

- Tu fais exprès pour me mettre en colère ? regarde-moi !

Diane, mon amie Diane... ça doit faire un an que je ne l'ai vue.
Diane, avec ses yeux de ciel.

- Tu sais que tu vas me rendre encore au bout de ma colère ? tu le sais ?

Il pleut encore.
Il a plu beaucoup ce printemps.
C'est bon pour les fleurs.
J'adore les voir essayer de se cacher sous la pluie.
Quelques-unes y arrivent et elles disparaissent sous un écran multicolore.

- Tu aimes ça ? c'est ça ?

Leur éclat me ferme les yeux et j'entends le léger clapotis irrégulier,
comme une douce musique, presque consolante.
Je me berce doucement.

- Tiens, prends ça... Je vais te dompter moi...

Dans le noir de mes paupières, j'imagine un champ de fleurs qui n'ont
pas de noms, des fleurs inventées,
pour moi.
Je suis le ruisseau qui passe par un bel après-midi de mai.

- Il n'y a rien à faire avec toi.

C'était un orage passager.
J'essuie délicatement quelques pétales du bout du doigt.
J'ai l'impression de les peindre, la couleur est encore plus vivante.

- Ote cette nappe ridicule !

J'ai le goût de m'en faire un bouquet immense, aussi gros que moi,
et de m'en couvrir de la tête aux pieds.
Une robe de fleurs lavande.

- Moi les fleurs, ça me rend malade.

Louve Mathieu

27/05/2000

lapageblanche

décembre(2001)numéro(17)

<i>simple poème</i> Louve Mathieu	2
<i>éditorial</i> LPB papier par Constantin Pricop	5
<i>le poète de service</i> Marie Lucie Louve Mathieu par Serge Tomé	6
<i>poètes du monde</i> Felipe Benitez Reyes par Santiago Molina Samuel par Marie Mélisou	12
<i>brèves</i> par Pierre Lamarque	22
<i>moment critique</i> Le doigt dans l'oeil par Jean-Paul Gavard-Peret	26
<i>histoires vraies</i> Le roi des Pintupi par Valery Oisteanu Le 28 octobre par Marcus Winocur	30
<i>signes sur la page blanche</i> par Constantin Pricop	34

e-poésies

Santiago Molina, Hervé Chesnais, France Weber, Jean Michel Niger, Eric Bertomeu, sonneur, Valery Oisteanu, Pierre Lamarque, Hasbeen, Buko, Cemara, Isabelle, Catherine Raucy

Chers amis,

Nous passons le cap du dix-septième numéro de notre revue en cette fin d'année 2001... dix septième numéro électronique mais aussi :

Premier numéro sur support traditionnel, le premier d'une série de livrets et recueils édités par l'association La Page Blanche et imprimés à Gusot, à deux pas de l'ancienne manufacture de toiles de Beautiran (aussi fines et tendres que les toiles de Jouy...).

J'attire votre attention sur le fait que vous avez désormais le choix entre deux supports de lecture, l'électronique et le papier.

Nous vous souhaitons de partager avec nous quelques moments de poésie.

p.lamarque

LPB papier

J'ai parlé de ma faiblesse pour les revues papier – je l'ai même fait dans l'éditorial du premier numéro de l'édition... électronique. J'ai insisté ensuite (quelques fois peut-être ai-je... trop insisté) pour la réalisation de cette série que nous inaugurons aujourd'hui.

La discussion sur les «qualités» et les «défauts» des périodiques littéraires papier et électroniques est – et sera... – longue. Ce que je peux dire de plus aujourd'hui, après une année et demi de travail à la version électronique, c'est qu'il ne s'agit pas simplement du passage d'un support à un autre. Il y a, je crois (plutôt je le sens – et les sens, il faut quand même s'en méfier...) une certaine différence, pas très facile à déceler, entre l'existence électronique de la littérature et celle papier... On a à faire à un autre esprit, à une autre manière de vivre la littérature. Ce que nous tenons aujourd'hui pour la grande littérature s'est fait quand même dans les revues et livres papier. La littérature sur internet n'est pour le moment que la...

vieille littérature transplantée dans un nouveau milieu. Les grandes créations littéraires spécifiques pour l'internet, celles qui donneront peut-être le canon de la bonne littérature de demain se cachent encore quelque part dans un futur incertain comme tout futur. Seront-elles très différentes de ce que nous connaissons dans ce moment en matière de l'art de l'écriture – plus alertes, plus... décomposées du point de vue architectural, sans la prétention de définitif qu'a l'œuvre fixée sur la feuille de papier ? On ne peut pas le deviner. Pour le moment, l'ancien support a encore le prestige qui lui a été donné par sa longue tradition.

Mais je ne sais pas s'il ne faut pas parler aujourd'hui de tout autre chose... Par exemple réitérer la constatation qu'une revue n'est pas essentiellement la partie matérielle, le support, d'une nature ou d'une autre, électronique ou de papier... Une revue est un esprit, une attitude, une manière d'aborder la vie. Une revue parle d'un souffle et parle d'une tenue. Ces exigences ne sont pas identifiables par tout un chacun. Mais il faut que cela soit clair pour ceux qui représentent le «noyau dur» de l'équipe de la rédaction.

J'espère que c'est aussi le cas pour notre revue. Ce que nous avons fait jusqu'à maintenant peut entretenir mes espoirs.

Constantin Pricop

l e p o è t e d e s e r v i c e

Marie Lucie Louve Mathieu

Serge Tomé : J'ai réalisé pour une amie indienne montagnaise (région du Saguenay, Québec, Canada) un site de poésie montagnaise. Ce site est illustré de dessins et de lavis à l'encre de Chine.

J'ai réalisé ce projet parce que je trouve que son style montre une intégration particulière de la nature. Contrairement à nous, Blancs, la nature n'est pas pour elle un concept séparé, mais bien un élément essentiel de son univers. Les Indiens montagnais nous offrent une vision du monde profondément différente de la nôtre. Une vision naturelle du monde, un peu de cette chose qui nous manque.

Adresse du site :

web.wanadoo.be/tempstlibres/louve.html

Louve : J'ai 29 ans, je m'appelle Marie Lucie Louve Mathieu.

J'habite dans la région du Saguenay au Canada, entre la rivière et la mer : Sept-Îles. Pikauba.

Mon peuple est un peuple doux, qui attend les hivers, les Montagnais ne sont pas guerriers.

Alors, doucement, nous nous éteignons, sous les néons.

Nous sommes peut-être encore deux mille, éparpillés ici et là...

J'écoute ses dernières paroles
je regarde son visage mourir sous les pluies acides

nous sommes déjà un musée.

Alors j'écris. Je ne peux faire que cela.

Albert Louis m'a réservé un espace sur <http://poesie.org/discus> où je publie tous mes écrits.

Pour me contacter :

lucilouve@caramail.com

Serge Tomé : la lis depuis plus d'un an. Avec elle, il y a eu l'avant et l'après. Elle publie, contre vents et marées, droite, évitant les polémiques sur certains forums, ne galvaudant pas son discours, honnête avec elle-même et avec les autres. Inconsciemment, elle porte la fierté d'un peuple libre, un peu de notre honte.

Chez Louve, pas de séparation entre l'individu et la nature. Elle ne fait pas de recherche, elle écrit, sur sa vie, ses peurs, ses amours, sa solitude, son identité. Sans s'en rendre compte elle porte haut sa culture. C'est pour moi un bien précieux. Elle maintient les dernières braises d'un monde qui meurt, comme elle le dit, sous les néons.

Louve : j'ai dormi au camp et ce matin en me rendant à l'auto

j'ai vu un lièvre
on a fait la conversation
pendant qu'il déjeunait sur l'herbe.

j'avais les orteils mouillés
de rosée
dans mes sandales de cuir.

on a bien ri,
moi et les oiseaux!

Poésies de Louve

choisies parmi ses thèmes
d'inspiration favoris

AMOUR

Là, au matin

Quand le lilas me sent et sort sa
parfumerie en flacon pourpre
et que je deviens violette de pétales
quand le pommier explose en
blanchissant son vert de jalousie
et que j'entends son bourdonnement
quand un matin veut s'étirer et prendre
une longueur à ce jour
et que je vois sa jaune luminosité
quand les siffleurs d'air entament une
symphonie de hautbois
et que je leur donne le sol mineur
et quand une feuille dessine un érable
sucré d'encre de sève
et que je goûte son écorce percée
quand l'harfang voyage un ventre plein
pour creuser sa nuit
et que je vole sa plume grisée
quand une rosée matinale m'invite à
son premier vernissage
et que je lui mouille un froid baiser
quand j'attends mon dormeur les mains
pleines de doux rêves
et que je viens à sa rencontre
là, au matin, je t'aime...

Adieu

c'est à mes lèvres que tu as dit ton amour
mais ton regard essuie ta présence
quand d'une feuille d'un noisetier
tu m'écris ton absence

la goutte de rosée efface ton encre
et le noir coule sur ma terre
et de ce jour des jours
tu es ma nuit

et de mot en mot tu coules
de pluie et d'orage
sur mes lèvres
sèches

je suis ton désert
un vent froid
un adieu
écrit

Parle

Chante-moi encore ta romance
sur les flancs bavards des cimes
et plie mes ombres dans ton vent
redis-moi ton chant
feuilles et branches
tes notes froissées
écrites
suées
racontées
dans l'onde
et vole mon chant
prends ma voix
respire sur mes doigts
que je te lève,
mon dormeur...

MORT

Près de sa main

près de sa main
aussi légère que l'orangé de cette fleur
je suis partie à mourir

SOLITUDE

Un nuage

un nuage
tapisse
ma solitude

dans les élans de son respire une danse
altérée d'écorce et de feuilles à écrire
le feu de ton langage traîne mes sentiers
que j'ai peine à voir venir vers moi
l'hallucination de ton regard
je meurs ma petite je meurs de toi... et
sa racine déterra la terre
elle, la grande aile se débattit de ses
plumes extraordinaires

une flaque, là

accroché
à mes pieds
un ciel

et le nuage fut
dans cet espace entre mon coeur et ton âme
je suis morte...

un ciel
à mes pieds
accroché

PASSION

là, une flaque

Oublie la morte

ma solitude
tapisse
un nuage

oublie la morte
emportée par le Nord
oublie sa main
fable portée par le chèvrefeuille
oublie son souffle
que le sortilège étend.

une mouche bruyante
derrière la fenêtre
le silence de la ville

passion

que le chemin se termine
de ce pas que tu veux seul
et dans mon lit de tempête
quand je dormirai notre rêve,
tue-moi.

Quelle heure est-elle

à tourner, lever, tomber
 les talons sur leurs aiguilles
 piétinant les secondes

*FEMME**Les filles de plume*

les filles de plume
 se disent
 en langues de vent
 doux murmures de feuilles
 encore vierges
 des automnes à vivre
 elles se voyagent
 le ciel attaché
 les mats d'écorce
 naviguent leur terre
 vert de rêves
 consolant
 les aubes passagères
 petites éphémères
 le baiser des brumes
 dans un frisson d'ailes
 leurs chants
 sur un oiseau bleu
 les plumes d'une fille
 à écrire
 que jettent les encres
 des voleuses couchées

les filles de plume
 se taisent
 en magnifiques saisons
 sur vos mains aveugles
 de passants

le cri aux heures
 secouées, enfoncées
 temps d'hommes

balanciers de désirs
 volatiles nids de coucous
 jetant la minute consommée

écarte les jambes à minuit
 les aiguilles à douze coups
 remontent la boîte à vivre

craque en milles nuits
 pour que vienne le jour
 mille silences de femme

Tant

tout étant
 ventre et mère
 souche et crête

craquent les écorces

tout venant
 bouches et vent
 feuille et terre

naître de peaux

tout devenant
 griffes et dents
 sable et boue

nid d'hommes

REVOLTE

Ici les traditions se perdent

Ici, les traditions se perdent.
les sentiers se promènent en quatre roues,
aux abords, la ferraille pousse.
la forêt s'envole sur du papier,
emportant les oiseaux...
du système, il ne reste que l'écho.
l'œil électronique surveille nos enfants,
telle une vision, trop pleine ou trop vide.
le reste de la cage, un piège alléchant,
des enveloppes de facile
des portes de dépanneurs
des rires d'alcool...
...
j'ai peur.

Je ne sais

Comment t'aimer ?
Est-ce que je dois pour cela avoir un cœur ?
J'ai tendu une main pleine,
mais j'ai retenu l'autre.
Comment donner ?
Je ne sais pas

comment te dire ?
Est-ce que je dois avoir une voix ?
j'ai chanté ma tendresse,
mais j'ai crié ma colère.
Comment se taire ?
Je ne sais pas

comment m'ouvrir ?
Est-ce que je dois me déballer ?
j'ai ouvert ma porte,
mais je t'ai laissé à l'entrée.
Comment inviter ?
Je ne sais pas

comment te prendre ?
Est-ce que je dois tendre mes bras ?
J'ai touché ta main,
mais je t'ai refusé mes reins.
comment partager ?
Je ne sais pas

comment vivre ?
Est-ce que je dois brûler mes ailes ?
J'ai mis le feu,
mais je ne suis pas un ange.
Comment mourir ?
ça, je sais...

*ECRITURE**Essaie SVP**Le vent souffle*

la page est blanche,
 le ciel me regarde.
 L'espace manque d'idée, j'ai la nausée.
 Mon regard, un élan sauvage bousculé,
 [une impatience.
 L'aiguille tourne, se détourne, tombe et
 [remonte.
 Une ligne, j'enfile les étoiles.
 Je calcule la démesure donnée,
 rien devant tout.
 Un peu derrière,
 ou peut-être après.
 Je clos un oeil, la marge cligne,
 noir, blanc, noir, blanc.
 Je tombe.
 Je rampe.
 Un ver de plume trace la feuille,
 s'enroule, chrysalide.
 Cocon de soie suspendu qui balance le vide.
 j 'éteins la page,
 je ferme le ciel.

le vent souffle...

je n'ai pas de guerre
 parce que ma terre appartient à un oiseau
 ma bataille, tenir la plume
 très haute
 loin de mes griffes
 endormir ma fourrure
 fermer l'ambre de mes yeux
 me faire tanière
 à vos mots

je ne voyagerais pas sur vos épaules...

marie luci louve Mathieu
 montagnaise

meltepushkao !



Ma rivière

j'ouvre ta peau, ma douce dormante
mon amie,

MONTAGNAISE

mon amie
tu bailles sous mon écorce blanche
rieuse,

Clairière

rieuse
je caresse tes lèvres de raisins bleus
pleine grappe de lumière
je t'offre de petits éclats
de baisers,

Clairière

petite terre
prise dans le roc

de baisers

vie cachée

je rame
je lame

cœur de blé
couchée

frôlant les ombres

j'ouvre ta peau
en pli de couteau

des cris d'eau
creuse la nuit

je lame
je rame

je m'étends
en quelques mots

dors mamie
que je te prenne
pour t'étendre
sur la rive

l'harfang guette

une île dans la forêt

laisse moi te rêver encore ma douce
ma rivière

ma rivière

Marie Lucie
Louve Mathieu

l e p o è t e
d e s e r v i c e

poètes du monde

Felipe Benitez Reyes Une réécriture du monde

Voix nouvelle et Postnovissima, Felipe Benitez Reyes est un des auteurs les plus significatifs de la poésie espagnole contemporaine. Héritier des enchantements ou des désenchantements des générations antérieures, de l'extraversion de la poésie sociale de fin de guerre civile, et de l'introversion lyrique années 60 des poètes du Novissimo, F.Benitez Reyes réécrit ce passé pour nous offrir une expérience du monde dans une nouvelle alchimie verbale. Intertextualité ludique, dirons-nous, mais en même temps pari mortel : la poésie est cette façon qu'ont les hommes en une simple poignée de mots. Le critique Luis Garcia Montero décrit ainsi la poésie de F. Benitez Reyes : « Avec des thèmes de toujours, avec des images de toujours (les lèvres, le brouillard, la lune, la rose, les miroirs), avec des auteurs de toujours (Gongora, Quevedo, Machado, les modernistes, Borges), F.Benitez Reyes réussit encore le mystère de l'émotion personnelle, de la surprise traquée dans des vers capables de nous frapper ».

Solide héritage, fusion de mondes qui nous met en face d'un nouveau procédé

du travail poétique : auteur-lecteur se retrouvent dans le poème pour faire de lui une seule instance discursive, je/tu dissolvant leurs frontières dans l'historicité quotidienne du langage. Dans le poème de F.B. Reyes c'est nous qui parlons : Comme tous les jeunes, comme tous les hommes. Ainsi que nous le suggère Garcia Montero, nous sommes au seuil d'une nouvelle lucidité, en face d'une lecture nouvelle du présent : l'idée romantique – Walter Benjamin alertait déjà sur la confusion de ses contemporains entre l'œuvre du poète et la tâche du héros – de l'artiste comme Créateur absolu, l'abrupt signifiant des avant-gardes et leur labeur constant de rupture aboutissent à la sacralisation de la poésie.

F.B. Reyes conçoit l'acte d'écriture moins comme une recherche de formes nouvelles que comme une contemplation structurante : « un espejismo, en fin, de sedduccion » - un mirage, enfin, de séduction – mirage, et peu importe la méthode que le poète utilise pour le faire apparaître. L'artifice même peut opérer comme agitateur du *pathos*, fil d'Ariane qui conduit au fond du lecteur ; l'auteur affirme que la poésie « c'est une sensation qui peut produire un bon poème », ou « je crois finalement que la suggestion émotionnelle propre à un bon poème – et je le dis sans frivolité – n'est pas loin de celle d'un premier verre de bourbon, ou de la contemplation de jolies jambes à la tombée du soir dans un paysage pittoresque ». Bon goût et sensation, simplicité dans le décor, semblent être l'objet de la poésie de F.Benitez Reyes. La transgression de la norme poétique est un attentat contre la poésie elle-même, sa limpidité peut s'obscurcir si l'arbitraire ou l'aventure n'impose une nouvelle forme qui justifie la sévère continuité de l'auteur. F. Benitez Reyes a écouté ces mots de

Paul Valery « Toute nouveauté se dissout dans les nouveautés. Toute illusion d'être original se dissipe ». Alors la poésie est la contrainte d'un sonnet qu'au long de la vie nous allons construire/ déconstruire dans une combinatoire (anneau de Möbius, ruban de Escher, sonnet/comète de Queneau, cerf-volant/ serpent à plumes de Wittgenstein) qu'épuise à peine notre existence. S'emparant des discours déjà acceptés par la tradition poétique F. Benitez Reyes nomme mondes et tentations qu'on croyait perdus : paysages (le clair de lune n'est pas mort !) aimés par la modernité hispano-américaine, un Julian del Casal vu télescopiquement de notre époque, les boudoirs rococos et la coquette occupée à une intrigue nocturne, la fin d'une fête peinte à la façon d'un Watteau désenchanté , visions de notre temps comme Nightmare, poème élégiaque dédié à F.S. Fitzgerald ruiné d'alcool et de mots, exercices comme Haïkus et Tankas que nous avons oubliés et qui ressurgissent des entrepôts poussiéreux des modulations stylistiques. Face à la polarisation extrême des images F. Benitez Reyes oppose une diminution sereine de l'intensité dans la perception de l'objet. Le gris et l'or du texte *Plage en octobre* en est un exemple. Poème pour être lu un jour, longtemps après.

Poésie de l'expérience (c'est pour cela que le lecteur peut se reconnaître), poésie argumentative (pour cela le cliché rhétorique) , poésie d'usage (pour cela l'introduction des thèmes de toujours). Au commencement était le lecteur, à lui de découvrir la nouvelle poésie qui transparaît dans le mot de Felipe Benitez Reyes.

Playa en octubre

Todo es un tanto gris, pero la luz
tiende, despreocupada, ante nosotros
la nostalgia dorada de otros dias.
Aún no soms mayores
y el tiempo es voz lejana.
En la vieja amistad reconocidos,
sabemos que el año próximo
tendrán palabras nuevas nuestras vidas,
y serán luminosas.

Plage en octobre

Tout est grisaille, mais la lumière
étale, indifférente, devant nous
la nostalgie d'or d'autres jours.
Nous ne sommes pas encore grands
et le temps reste au loin une voix .
Nous qui nous retrouvons
en la vieille amitié,
savons que l'an prochain nos vies
se déploieront en paroles neuves,
et que ces paroles seront lumineuses.

La juventud

Siguiendo un ritmo dulce, y lento, y perezoso,
pasa la juventud. Señora de la nada,
tiene un aire de arcángel y de diva cansada.
Se ignora en qué consiste su poder misterioso.

Es un brillo de agua y un cosmético caro
que malgastan los pobres. Y, siendo en cierto modo
un don inigualable, nos resulta muy raro
que su nombre de seda lo arrastren por el lodo.

Blanca dama enjoyada que muere cuando nieva,
es el símbolo vago de un deseo imposible.
Dormida en sus laureles y por siempre inaccesible,
en coche de caballos la vida se la lleva

La jeunesse

En un tendre balancement, et lent, et nonchalant,
passe la jeunesse. Dame de nulle part,
elle a un air d'archange et d'ancienne diva.
Nul ne sait d'où vient son pouvoir magique.

Elle, perle d'eau, coûteux cosmétique
que les pauvres gaspillent. Et, étant en quelque sorte
un don inégalable, il nous semble très curieux
que la soie de sa grandeur soit traînée dans la boue.

Dame en blanc chamarrée de bijoux, morte avec la neige,
elle est le vague symbole d'un désir impossible.
Dormant sur ses lauriers et pour toujours inaccessible,
en voiture attelée de chevaux, la vie l'enlève.

Confidencias

Como todos los jovenes yo también he buscado
esa luz inquietante que brilla en la aventura.
Como todos los jovenes he arrastrado mis sueños
por el fango celeste de la vida nocturna.

El alcohol - que seduce - y los cuerpos - que embriagan -
me han dado la medida de unos mundos secretos
que van ya convirtiendose en jardines de hastio,
y la pasión primera en un jardín de invierno.

Todo cansa y aburre. Las manzanas mordidas
dejan el gusto amargo de una falsificada promesa :
su seducción se cumple y de pronto no es nada.
Consumar un deseo es besar a la niebla.

Como todos los jovenes he apostado al diablo
y he vendido mi alma a precio de inexperto;
supongo que he perdido la inocencia y la Gloria,
pero nunca los jovenes temimos el Infierno.

Y aunque me quede tiempo y aunque el halago equivoco
del mundo me sujete, he muerto a las pasiones.
Porque todo es un lento bostezo. Y no me importa
apostar al fracaso. Como todos los jovenes.

Confidences

Comme tous les jeunes j'ai moi aussi cherché
cette inquiétante lueur qui brille dans l'aventure.
Comme tous les jeunes j'ai traîné mes rêves
dans la fange sublime de la nuit.

L'alcool - pour la séduction - et les corps - pour l'ivresse -
m'ont donné la mesure de mondes secrets
qui bientôt vont se conclure en jardins d'ennui,
comme l'initiale passion se mure en un jardin d'hiver.

Tout m'est fatigue et cafard. Les pommes mordues
ont un goût amer de promesse non tenues :
une fois la séduction accomplie il ne reste rien.
Satisfaire un désir c'est embrasser la brume.

Comme tous les jeunes j'ai parié pour le diable
et je n'ai pas vendu mon âme à prix d'expert ;
je suppose que j'ai raté l'innocence et la Gloire,
mais les jeunes n'ont jamais craint l'Enfer.

Même s'il me reste du temps et que me retienne
la caresse équivoque du monde, je suis mort aux passions.
Parce que tout est un long bâillement. Et je m'en fiche
de parier pour l'échec. Comme tous les jeunes.

De aquellos paraísos

La penumbra indulgente de atardeceres magos.

La luz sin macular: el aire vago
de un verso sin edad, cuya autoría
está fuera de libros y relojes.

La luz y el mal,
las estatuas caídas que ya nunca serán
figuras de los sueños, que ya nunca
estarán en los sueños.

La plata y las tinieblas. Las coronas
olvidadas en fuentes y jardines,
las crines

en el viento agitadas como errantes coronas.

La insinuación de labios cuyo frío conozco.

La seducción de un cuerpo y de la música.

La soledad que encuentra en las alcobas
una lucerna helada y penumbras de bronce.

Esta casa vacía, este reino apacible
donde aliviar la sombra de un amor.

Un cuerpo en que llorar. Una imagen:
flores caídas.

(La mirada del dios, las imposibles
miradas de los dioses.)

De todo cuanto muere
alzo la copa blanca por mi vida

De ces paradis- là

Clémence de la pénombre de crépuscules magiciens.

Lumière immaculée : l'air vague
d'un vers immémorial, sans maître
signant le livre et l'horloge.

Lumière et mal,

statues renversées qui jamais
ne seront figures de rêves, et jamais
ne seront dans les rêves.

Métal d'argent et ténèbres. Couronnes
au fond de fontaines et jardins,
crins

secoués dans le vent comme d'errantes couronnes.

Insinuation de lèvres dont j'ai connu la froideur.

Séduction d'un corps et de la musique.

Solitude qui rencontre aux alcôves
une lucarne givrée et pénombres de bronze.

Cette maison vide, ce paisible royaume
où soulager l'ombre d'un amour.

Un corps sur qui pleurer. Une image :
fleurs déchues.

(Le regard du dieu, les impossibles
regards des dieux.)

De tout cela qui meurt

Je lève la blanche coupe à ma vie

Felipe Benitez Reyes

Poesia 1979-1987
ed. Hyperion Madrid
traduction P.F./ P.L./ S.M

Samuel

« je pense à la chaleur que tisse la parole autour de son noyau le rêve qu'on appelle nous »

Je jure que c'est un hasard. Je venais chercher un René, j'ai rencontré un Samuel. Il est roumain. Comme notre ami Constantin. Je le connais depuis une semaine. Je l'ai percuté de plein coeur à la librairie Ombres Blanches, samedi dernier. Je ne le connaissais pas. Ne me regardez pas ainsi, ne haussez pas les épaules, on ne peut pas connaître tout le monde, et j'ai tant à découvrir...

Depuis, en ne voulant strictement rien apprendre sur lui, je vis une histoire d'amour. Au téléphone, un de mes amis s'est exclamé sur mon ignorance, il voulait me renseigner, partager, tout me dire. Non ! J'ai voulu rester vierge de toute influence, de toute anecdote, de toute critique, de tout article. Juste lui et moi. Juste ses mots sur ma peau.

Vous souriez ? Moi aussi. De joie. De la légèreté que ses mots graves et directs ont su distiller sur mes pensées.

« j'ai pris son goût un peu salin et j'ai perdu ses voies secrètes l'amour ouvert comme une tombe (...) »

Loin de toute influence, de toute url à son nom, de tout commentaire, j'ai pu le recevoir complètement.

« mais que la porte s'ouvre enfin

comme la première page d'un livre ta chambre pleine d'indomptables d'amoureuses coïncidences tristes ou gaies (...) »

« des éventails pour chasser la nuit de ta figure et de page en page ta cargaison de paroles au large sera ma guérison et de page en page les années diminueront vers l'impalpable souffle que la tombe aspire déjà »

Samuel Rosentock connu sous le nom de Tristan Tzara est né à Moinesti, en Roumanie, en 1896. A Zurich où il vit, en 1916, et travaille avec Hugo Ball, Hans Arp et Hans Richter, il crée le mouvement Dada, nom choisi au hasard par Tzara en glissant un coupe-papier dans un dictionnaire. Cet écrivain correspond avec les artistes Duchamp, Picabia, Man Ray, qui vivent à New York. A Cologne Tzara travaille avec Max Ernst et J. T. Baargeld.

Lorsqu'il arrive à Paris, en 1919, Tzara travaille avec plusieurs futurs surréalistes, André Breton, Aragon, Soupault, Paul Eluard. En 1920 et 1922 ils illustrent l'esprit dadaïste. Ensuite les surréalistes rompent violemment avec ce mouvement. En 1924, Breton publie son manifeste du surréalisme et dès 1929 le nom de Tzara ne sera plus cité dans les ouvrages des surréalistes.

Tristan Tzara est un poète capital pour comprendre la vie intellectuelle de 1918 à 1950. En réaction contre la guerre, contre le militarisme, une révolte littéraire et esthétique des artistes se produit.

Le Mouvement Dada.

Comprendre le mouvement Dada, c'est voir qu'il ne menait pas au néant mais à un chaos nécessaire à changer un ordre

inacceptable. Le contraire de l'extrême ordre c'est le démesuré désordre. Faire table rase, contester l'étroit, par tous les moyens : dérision, scandale, négation, ridicule, impostures.

Tristan Tzara travaille avec un humour et un sens de la provocation digne de ce négativisme Dada sur les vanités de l'apparat, sur l'essentiel caché des critiques alors qu'il souhaite, et s'y tient, à marcher constamment sur une poésie alliée de sa critique. Deux regards conjoints et nécessaires.

*«l'espoir aux multiples circulations
climat au niveau de paradis a usé le
wagon et dans chaque voyageur j'ai
trouble domicile et je m'ennuie »*

Puis, Tristan Tzara deviendra délégué auprès des intellectuels espagnols, membre de «L'Association pour la défense de la culture». Il part à Madrid et sur le front. En 1937 il est à Madrid, à Valence.

Durant l'occupation il est dans la résistance. Il publie des revues clandestines. Il soutient les actions du Comité National des Ecrivains.

Tzara rejoint notre « La Page Blanche» par ceci : il tort le cou aux impostures du langage, et organise un chant : l'immense poème de «L'homme approximatif». Texte novateur qui invente l'écriture d'un monde tactile et dense, doux et direct, ample et où « la page est enfin blanche, et tellement qu'elle n'est plus une feuille de papier, mais une feuille d'arbre, un arbre, une main, une femme, un oiseau, la nuit. On écrit avec tout sur tout, voici la leçon.» (H. Juin, Poésie Gallimard)

Tristan Tzara meurt à Paris, en France, en 1963.

Je ressens sa poésie comme très actuelle. Très proche et vivante. Elle m'enflamme par sa vérité et sa justesse, non par des «lettres» ou de grands effet de manches. C'est un langage aux caractères proches, évidents. Aux images en ponts qui s'établissent, en fil démêlé. C'est une écriture simple et ensoleillée, d'un poète qui avait su rester «homme».

Comme il me sera difficile dans les jours qui viennent d'être moi, d'écrire les échos de mes propres bruits... Et non en pâle copie de lui, car l'amour déteint et rend vulnérable. En petit «bonheur sauvage», en grande «lumière qui pénétrait d'une chambre à l'autre».

Mais n'est-ce pas là le coeur secret de toute écriture ?

Ah, j'oubliais... ma dernière trouvaille sur Tzara, après la libération il a vécu dans ma ville, Toulouse, où il a été l'un des co-fondateurs de «l'Institut d'Etudes Occitanes».

Comment se promènent les chemins de hasards...

Marie Mélisou

avril2000

Mes sources :

Tristan Tzara, «L'homme approximatif», Poésie/Gallimard

L'encyclopédie Universalis

Le dictionnaire Hachette

p o è t e s
d u m o n d e

b r i b e s

CHERS AMIS,

je suis en train de préparer la suite de la collection d'e-poésies que je veux montrer à Constantin Pricop pour la revue. Je suis étonné, je vous le dis en toute simplicité, par la qualité de pensée, de langue, et la personnalité de certains textes parus sur nos listes de diffusion; un seul exemple, d'Hervé Chesnais :

Saint Georges, cimetière

A Jude Stéfan

Furent, comme tant d'autres, ceux dont on voit le nom sur les pierres. Ces noms-là ne disent rien. Photos stupéfiées dans des blocs de résine, jaunissement des traits quand l'or des lettres s'éraïlle sur la dalle. Passons, disons-nous en lisant la disparition même des signes, passons. Des fleurs de porcelaine, un christ au bras brisé, dont la fonte creuse révèle l'imposture. Passons. Vieilles qui ploient, vieilles qui pleurent les vieux, morts. On se souvient de la couperose des charitons, des bannières, des torchères que des bras tremblants portent depuis la peste. Ceux-là aussi, morts. Et les bannières posées qui moisissent dans le chœur : l'agneau de dieu pâli sent le vieux champignon. Couleurs passées, passons, nous passons aussi, et déjà nos mains sont lourdes des fardeaux portés, et déjà nos doigts sont gourds des rhumatismes qui nous vouent à la raideur. Nul ange ne veille. Lames de schiste, feuilles de plomb. Passons.

L'HONNEUR DES POÈTES

François Augiéras, écrivain et peintre français qui vécut au XX^e siècle, est peu connu, mal connu, inconnu. L'honneur que j'éprouve en tant qu'éditeur de la Page Blanche, c'est d'avoir pu, grâce à l'un de nos collaborateurs, Philippe Fournier dit sonneur, contribuer à faire découvrir l'œuvre d'un poète :

...

Alors, de cette obscure nuit jaillit une lueur. Je me dis que de vieilles phrases, du temps des rois, traversées de candeurs rustiques, et ma folie habilement tissée composeraient une étonnante étoffe qui mériterait de survivre. Un petit livre, bien et mal écrit tout à la fois, semblable à une étoffe rustique et belle, voilà ce dont je pouvais être capable. Une sorte de tapisserie.

...

Ma solitude maintenant m'attirait. Cet abandon où l'on m'avait laissé je l'aimais comme la meilleure part de mon être, la plus vraie, la plus émue. Le silence ne m'effrayait plus. Je ressentais de nouveau le Monde, là, près de moi, comme une réserve intacte de forces délicieuses où je n'avais qu'à puiser pour écrire un livre qui ne ressemble à aucun autre.

...

Un petit livre galant, quasi de magie,

comme nul jamais n'en composerait
de semblable. Cette chance unique
me grisait dans le grand silence et
l'obscurité non pas tellement de la
campagne endormie que de ma vie si
pauvre et solitaire. Des phrases entières
me venaient sur les lèvres, le sommeil
s'emparait de moi ; je fermai les yeux
bien au chaud dans mon lit en écoutant
ma voix pour la première fois, ma
voix comme perdue dans les bois, mais
humaine plus que tant d'autres voix
moins humbles que la mienne.

François Augiéras

L'apprenti sorcier/Les Cahiers Rouges/Grasset

UN NOUVEAU MONDE

En inaugurant le site La Page Blanche,
avec Michaël Lapouge, Constantin
Pricop, Laurence de Sainte Maréville,
Laetitia Cemara, Huguette Jehan et
quelques autres, j'avais conscience
d'aborder avec eux un nouveau monde :

The pronoun Pronom

Many people saying
Beaucoup de gens disent

It
Ça

Many others answering
Beaucoup d'autres répondent

To it
À ça

Without identifying it further

Sans l'identifier davantage

Some animal or thing
Quelque animal ou quelque chose

Very thoughtful of them
C'est très avisé de leur part

I'm sure
C'est certain

With the world so full of unknowns
Dans un monde si plein d'inconnus

Crowding around us
Qui nous cernent

Pit pit pit
Coâ, coâ, coâ

Is how the wood thrush put *it*
Voilà comment le crapaud formulerait *ça*

Which is why
Et c'est pourquoi

We are gathered here this evening
Nous sommes rassemblés ici ce soir

In the absence of
En l'absence de

In the terrifying presence of
En la terrifiante présence de

The pale moon early risen
La pâle lune levée tôt

The darkening earth
La terre qui s'enténébre
Trees wearing their fright wigs
Les arbres coiffés de leurs
monstrueuses perruques

A huge man casting a shadow
Un colosse projetant une ombre

Of a small child
De petit enfant

A dog with a soul by his side
Un chien doté d'une âme près de lui,

Waiting for *it*
Qui l'attend, qui attend *ça*

Charles Simic

Traduction : Claire Malroux

(Le livre des dieux et des démons, ed. Circé, 1995)

CONNAIS...

Grâce à ce moyen de communiquer qu'on appelle l'internet, une nouvelle vie spirituelle est née de relations é-pistolaires, dont on salue la renaissance :

Balcon : un penchant pour le monde

Comméragage : murmure mitoyen

Crayon : partie saillante de la feuille

Dents : barrière de la langue

Désespoir : inflammation du passé

Eternuement : affirmation liquide

Flûte : perchoir à musique

Index : lieu où toute main augmente sa rumeur

Lueur : sorte de jour mais de nuit

Paresse : caresse de pas

Partition : labourage du champ sonore

Persévérance : percée du rêve jusqu'à la révérence

Poète : vigneron des forges

Sacerdoce : discipline qui sert de charpente

Siècle : partie ennuyeuse de la journée

Tache : d'urine on dit pistache

Tournure : espèce de gond féminin

Vipère : triangle qui se promène en laisse

Zèbre : métamorphose inachevée d'une

guêpe en cheval

Eric Boileau

<http://ymages.com/FR/textes/lexique.asp>

...TOI TOI-MÊME

De même on peut dire sans exagérer que la célèbre sentence «Connais-toi toi-même» trouve sa pleine mesure dans les linéaments de la poésie :

Le rêve de Gilgameš

« Ma mère, écoute le rêve que j'ai fait cette nuit :

- Pesant comme le sable des étoiles, décroché du soleil, tout près de moi soudain un bloc une sorte de bloc de marbre s'est enfoncé dans la terre, moi j'ai voulu le soulever, trop lourd, j'ai tenté de le déplacer, en vain.

Devant ce bloc s'attroupe la foule d'Uruk la foule s'était attroupée et se pressait autour de lui, les gars massés se prosternaient devant lui comme s'ils baisaient les pieds d'un nouveau-né.

Je m'approche pour le caresser comme une femme.

Puis je le dépose à tes pieds et toi tu le considères comme ton fils».

Sage, experte et omnisciente, la mère de Gilgameš s'adresse alors à son fils souverain :

«Ninsuna-la-Buffle, praticienne, s'adresse à Gilgameš :

Les étoiles t'escortent dans le ciel comme des abeilles et cette espèce de

bloc chutant près de toi si tu veux
 le soulever sans pouvoir le remuer
 si tu le caresses comme une femme
 enfin déposée à mes pieds et que
 j'aime comme toi... si tu le caresses
 cela signifie qu'il va t'arriver un
 ami secourable un puissant ami fort
 vigoureux aussi puissant qu'un bloc de
 marbre volant dans les airs.
 Si tu le caresses comme une femme
 signifie qu'il ne t'abandonnera jamais.
 Ton rêve est d'excellent augure ! »

Alors Gilgameš dit, s'adressant à sa
 mère :
 « Ah qu'il m'arrive une telle chance
 Puissé-je avoir un tel ami
 Puissé-je être son confident »

Voilà le rêve que Gilgameš raconte à sa
 mère et le rêve de Gilgameš, La Rousse
 le raconte à Enkidu.
 Cependant qu'allongés au bord de
 l'eau vive tous deux prolongent leurs
 caresses.

*Ce passage est extrait de la première
 des onze tablettes ninivites - plutôt
 fragmentées -, où furent gravés les
 onze cycles de l'épopée de Gilgameš,
 la légende d'un roi qui cherchant, il
 y a quatre mille ans, le secret de
 l'immortalité, trouva par hasard celui
 de la sagesse...*

*Sur ces cunéiformes traduits fidèlement
 de l'akkadien par Jean Bottéro (L'épopée
 de Gilgameš, éditions Gallimard), j'ai
 empilé mes mots pour essayer de voir
 comme autrefois,*

d'un peu plus loin

les singes

d'un peu plus près

les oiseaux, les nuages

Pierre L.

b r i b e s

m o m e n t c r i t i q u e

Le doigt dans l'oeil

Ecrire l'obscène - ou faire semblant

Barthes l'avait clairement dit dans Critique et Vérité : «En littérature le rewriting n'existe pas ». Pourtant là comme ailleurs, hélas, le pastiche domine : est tenu comme universel le courant, le truqué constitué par une quantité de tics et de refus. On peut parler d'universel de propriétaires. Certes ceux-là évoluent avec le temps, épousent les attentes de l'époque. Désormais (et si nous faisons l'impasse sur le flot ininterrompu de textes-copies à l'ancienne du roman du XIXème siècle) les Houellebecq, les Angot, les Sollers, les Ernaux sont les propriétaires des clés. Dans leur narcissisme linguistique ils imposent une «nouvelle » reconnaissance. A eux la clarté, la vérité, aux autres le jargon puisque le jargon c'est toujours le langage de l'autre comme la pornographie est l'érotisme de l'autre. Certes ils prétendent, au moment où ils tricotent les nouveaux stéréotypes, à l'obscène. Il y a pourtant bien loin de l'obscène à eux.

Reste d'ailleurs à définir ce que cache le mot obscène. Sa définition selon le Robert est la suivante «Ce qui blesse délibérément la pudeur en suscitant

des représentations d'ordre sexuel ». Elle reste - on le comprend - d'une évaluation très subjective. A ce titre nous pourrions affirmer que certains livres de Gabriel Matzneff, de Michel Tournier sont beaucoup plus obscènes que les livres de Tony Duvert ou de Pierre Guyotat. Pourtant il y a loin de la coupe aux lèvres en dépit des affirmations de tous ceux qui disent dévoiler l'indévoilable (inceste chez Angot, avortement chez Ernaux par exemple). Car prétendre tout dire, tout avouer est un leurre. Et il n'est pas jusqu'au retour du refoulé qui occulte forcément - au corps défendant de l'auteur - ce qu'il croit dévoiler. Chez ceux qui en croyant raconter pensent renverser les tabous rien n'est révélé car ils ne font que répondre à ce que le public croit possible - et ils ont bien garde de le contredire. C'est pourquoi leur écriture est, de fait, absence et absente, mais le lecteur-voyeur en devient sa victime. S'il est complice, il n'est pas l'élu, sa conquête n'est qu'illusion, ne le renvoie pas à l'autre, mais à lui, à sa misère.

Rares sont ceux qui, comme Sade ou Guyotat jouent avec le fantasme de la représentation sans être dupes de leur jeu et sans vouloir que leur lecteur le soit. Chez de tels auteurs le «jeu » en effet est avoué or, à l'inverse, le plus souvent il est présenté comme réalité, et le lecteur-voyeur n'est rien d'autre qu'un esclave en état de perte. Le maître de la cérémonie règne face au voyeur en puissance de soumission absolue par cette littérature dont la prétendue évidence est un «évidement » , une fermeture, une ruse de l'effet de réalité. Comme l'écrit Christian Prigent, cette : «littérature prétendument agressive n'est qu'une littérature détournée de la signification dont elle se prévaut », elle se dilue dans une seule libération

éphémère, que Marcelin Pleynet nomme un « effet-mère » qui renvoie, une fois de plus à la castration, à la préhistoire infantile de l'être et de ce qui participe de sa misère : misère sexuelle et misère de la pensée, d'un âge de la sortie de jouissance polymorphe et du premier accès à la cristallisation des « idoles ».

Le prétendu défi qu'offre la littérature à la mode n'est, donc, qu'un piège. La transgression des frontières, sa prétendue coupure des interdits, sa nouvelle définition du vraisemblable, ne marche pas. En disant montrer tout, elle ne montre rien que de l'habituel, de l'admissible, du récupérable. Elle est dans le « goût » d'une époque et elle donne à ce goût l'occasion de se délecter et de se suffire de et à lui-même. Il ne faut donc pas hurler avec les loups et voir là un quelconque danger : cette littérature est inoffensive et ne procure, au mieux, qu'un ratage, un pseudo-exorcisme.

Si, comme le pense Bataille, le désir, « le désir du monstre assoupi et domestiqué en l'être », semble être, à côté de la haine, l'un des deux axes pivotant du chaos que met en scène une littérature ambiante (ou d'ambiance), on doute que l'imagerie romanesque lui donne une valeur d'effraction. La mise à jour, le dévoilement proposés par cette chape romanesque n'est qu'illusion d'optique car, comme l'écrit René Quinon, « rien ne se passe du côté de l'imagination, c'est elle qu'il faut émanciper ». Et, à cela, le romanesque renonce. Aucun espace n'est restitué à l'Imaginaire dans ce lieu sursaturé de vraisemblance. L'imagination ne surprend pas le réel, il se pend à lui, il se prend à son propre jeu, un jeu qui tourne à vide. N'existe pas le surgissement d'une figure nouvelle, aucune perversion du réel.

Rien n'ouvre sur une vraie possibilité de « jouissance ». L'être est pris au piège de la fiction, de sa fiction, au moment même où il croit se libérer. En effet de tels romans ne remettent pas en jeu l'interdit. Ils répondent peut-être à un « je me vide » mais celui-ci n'a plus rien à voir avec ce que Barthes entend par là. Il y a parodie, farce, rien de plus. En conséquence, une telle fiction porte en elle la négation de ce qu'elle propose.

A cela une raison majeure : le langage utilisé par ces romanciers « nouveaux ». Leur écriture, contrairement à ce qu'ils pensent ou disent, ne fait pas du corps elle le refait. Ils prétendent tous ajourner ce que le roman généralement ajourne. Mais ils oublient que le roman n'est pas une photographie du réel. Cela était peut-être vrai pour Stendhal, mais les temps ont changé. A se vouloir photographe du réel le romancier s'expose à ce que Deleuze nomme « pantomime ». Il oublie que le roman - et Stendhal ne l'avait pas oublié lui qui pensait être lu en 1930 - est affaire de langage et non d'image.

Seul le romancier, de Sade à Guyotat - pour revenir à eux - qui casse la chaîne logique du sens, qui refuse le reflux pervers vers le faux « bon sens » (le vraisemblable) peut avoir quelque chose d'intéressant à dire. En dehors de cette propension tout chavire dans ce que Marcel Marien nomme des : « fantômes de château de cartes dans lesquels les images sont des ancres jetées dans le sexe non pour le renforcer mais pour l'ôter ». Sans effraction par le langage il n'y a pas de réelle obscénité il ne peut exister là : « la beauté qui rit des désastres dans le désastre même ». Dans le passage « Pornographie et théologie » de La Logique du sens, Deleuze dit quelque chose d'intéressant à propos de l'écriture : l'obscène « n'est pas

l'intrusion du corps dans le langage, mais l'acte du langage qui fabrique un corps, le langage qui se dépasse lui-même en réfléchissant un corps » c'est à dire en le faisant réfléchir, en nous faisons réfléchir.

Dans ce cas seulement la fiction ne se contente plus de nous faire une douceur ou une douce violence. Se contenter de reprendre un montage « photographique » du monde (même à coups d'images pornographiques) reste un travestissement. Sans coupure de et par la langue admise et admissible, rien ne passe rien ne sort, on reste à une forme de textuel ou de texture dont l'érotisme satisfait d'un Bourgeade donne un bon exemple.

Car ce n'est pas « l'image » qui doit intéresser le romancier mais ses « vestiges ». L'auteur se réapproprie le corps obscène uniquement par sa façon de le traiter, par ses « ellipses et laps ». Car le langage s'il ne dénonce pas le système de reproduction, s'il ne se met pas en danger, n'est rien. Tous les écrivains admis croient qu'ils parlent parce qu'ils croient qu'ils sont. Or c'est là une vue de l'esprit qu'avait dénoncé en son temps Barthes en mettant en avant la « fonction d'inertie » propre à un roman toujours à retrouver l'appui rassurant de significations encrées par l'habitude. Si Joyce, si Proust, si Beckett nous intéressent encore c'est justement parce qu'ils ont proposé de désassortir la représentation. Ils ont tous renoncé aux données d'expressivité au premier degré pour les remplacer par une suite de phénomènes dissociatifs. Leurs fictions ne renvoient plus à un milieu physique unifié ou à un repaire corpusculaire univoque : ils ont sciemment opté pour une certaine « illisibilité » en forant des trous dans la voile de la langue comme

l'a bien montré d'ailleurs Beckett dans son Essai sur Proust dès 1933.

Jacques Henric pense que l'obscénité a le mérite de s'élever contre les « emmerdeurs idéalistes » et contre les élégiaques qui, on le sait depuis Baudelaire, sont des « canailles », mais on ne crée pas, simplement, contre, on crée pour, pour aller du connu à l'inconnu et la démarche n'est pas si simple que le tout venant obscène feint de le laisser croire. Souvent, sous le nom de littérature « obscène », se cache un gâchis de clichés (à tous les sens du terme), des dépotoirs qui ne sont que des accordailles en creux et le tricotage de stéréotypes stériles. Mais rares sont les écrivains capables de raconter l'envers d'une histoire connue, qui sont capables de concevoir une écriture qui ouvre à une stratégie de l'anatomie nouvelle autre qu'une parodie de l'anatomie. De tels écrivains on s'en doute ne sont pas dans le vent de l'époque. L'époque aime en effet les histrions, les poseurs (pas de bombes incendiaires), les bateleurs. A Duvert, Guyotat, Verheggen, Prigent on préfère les écrivains comestibles dont Sollers reste sans doute le parangon (non dénué d'intérêt d'ailleurs, d'autant qu'il aurait pu faire partie des exceptions - on se souvient de Paradis par exemple). Certes on peut être sensible par l'apparat, la feinte de nudité d'une Angot ou d'une Ernaux (là encore pour ne pas citer les pires) mais il faut être vigilant et comprendre (accepter) toute l'ambiguïté douteuse de tels aveux. Ils ne déplacent rien, il ne changent pas le jeu : ils croupissent dans le terreau qui les a suscités : ses fictions se font aimer comme on aime des fétiches et ne permettent pas « le triomphe de l'irruption » dont parle Bataille.

Seuls, donc, quelques rares iconoclastes

permettent de se rincer l'œil, véritablement. Car dans l'usuel bain de rinçage des fictions dites obscènes il y a fort à parier que l'œil est jeté avec l'eau de ce bain. Il faut, donc, tempérer ce que Jacques Henric voit dans l'obscène c'est-à-dire « une piscine de lumière brûlante ». Les courts-circuits du lisible passent par des démarches moins simples que la simple (dé)monstration ou évocation d'une apparence. Ernaux, Angot, Houellebecq et les autres ne libèrent en rien des sevrages, au contraire même. Il faut une autre cruauté, une autre crudité. La littérature obscène doit être, à tous les sens du terme, une épreuve et ne pas se suffire de sa capacité à reproduire à l'identique du réel. Présenter un obscène ne suffit pas. Si elle se contente de feindre de pousser à bout l'image, sans appel à un Imaginaire, elle lui donne un terme. N'osant pas un langage différent l'implosion qu'elle suscite parle aux sens, mais comme Barthes l'a dit par : « pur effet ». Ne s'établit pas un dialogue avec le réel, un dialogue générateur d'être. Elle demeure inintelligible, inintelligente. Elle ne peut devenir un « aide toi toi-même » même si souvent d'une manière mécanique elle ne sert qu'à ça. Elle referme l'être sur son manque, sans en dévoiler des sorties. Elle ne dit rien du manque. Elle n'est qu'une dépossession, une perte narcissique de maîtrise.

Le renoncement à l'imagerie au nom d'une supposée littéralité obscène ne produit donc qu'une absence, qu'un désastre et jamais de véritable cruauté. Le plus souvent la fiction perd toute capacité de passage. Elle ne propose qu'un refoulement et non une jubilation. Elle joue à et de l'imitation et non à la « chair-voyance » dont parle Deleuze. Sa libération n'est, le plus souvent, que le simple masque d'une répression

redoublée. Et Deleuze ajoute : « sa cérémonie n'est que mascarade ». Face à une vision purement édulcorée ou aseptisée qu'elle prend à contre pied, l'être, avec elle, n'est pas plus avancé. D'un côté la bête, de l'autre l'ange. Quelque chose demeure crucifié entre le regard et la représentation. Le littérature qui se croit obscène renvoie le lecteur-voyeur à sa solitude, à son silence, à son imagination morte qui n'a plus à imaginer un ailleurs, mais n'a qu'à le subir. De l'invention à l'événement, le piège se sera refermé sur une misère, sur une chimère. S'approcher du corps, du sexe fait le jeu de son lointain. Il n'y a là que faux-semblant, car en recopiant du réel - même le plus cru - en fille la plus perverse du monde une telle littérature ne peut donner que ce qu'elle a : c'est-à-dire pas grand chose. On ne peut rien projeter sur le corps des héroïne de Ernaux ou Angot ou ce qu'on peut y projeter c'est du fantasme pauvre, une image morte, frustrante. Pour que quelque chose se passe vraiment il faut que l'obscène passe à travers une élaboration plus complexe, quelque chose comme un au-delà de cette farce de perversion : la perversité de la perversion qui ne peut passer que par la transgression du langage et de son vraisemblable. Mais généralement le roman n'ose pas franchir le pas. Il ne croit ni au langage ni au corps et c'est bien là son problème.

Jean-Paul Gavard-Peret

*m o m e n t
c r i t i q u e*

histoires vraies

Le roi des pintupi

Grand-Nez était conteur, poète et noble sauvage. Il savait les langues improbables des tribus du quart nord-ouest de l'Australie : Pintupi, Aranda, Walpiri, Pitjantjara, Nya-anyatjarra, Papuuyo, etc.

Il récitait par cœur 8000 chants accompagnant rites et mythes des cérémonies au long du méridien fragile des lambeaux du rêve. Sa principale activité était se promener. Il pouvait ainsi marcher en contemplant les mœurs des kangourous, des cactus, ainsi que les demeures de la famille wallaby.

Grand-Nez était un génie folklorique, peintre, professeur, maître des cérémonies et des fêtes. Il rassemblait de temps en temps des tribus entières d'aborigènes pour figurer dans des films.

On lui attribuait toute une gamme de titres, depuis celui de Roi des Pintupi jusqu'à Télégraphe du Bush. Je l'appelai moi-même, à Radio-libre Australie : Véritable voix des passants souterrains.

Quand il fut plus âgé et expérimenté, il décida de transporter son enseigne sur une barque peinte aux pigments rouges et blancs. Les cartes qu'il dessinait sur des peaux contenaient des renseignements précieux sur les endroits de chasse, les trous d'eau et les grottes peintes des anciens temps. Il connaissait aussi d'obscurs boyaux de mines d'or et de pierres précieuses, qui contenaient des fortunes, surtout pour un amateur d'uranium...

Or une fois, alors que la Reine

d'Angleterre visitait Sydney, Grand-Nez s'approcha d'elle et se présenta. Il dit : - Je suis le Roi des Pintupi ! La Reine répondit : - Et moi je suis la Reine d'Angleterre ! Elle était subjuguée par son radieux sourire. Plus tard, il fut la vedette d'un documentaire. Il exposa ses peintures sophistiquées et parla de ses ancêtres. Mais il ne dit jamais rien à personne des pierres lumineuses des Grottes de Healing, dans les Montagnes d'Olga.

Valety Oisteanu

Extrait du **Roi des Pingouins**

Ed. Linear Arts books/NYC

trad. P.L.

Le 28 Octobre

A Pierre Lamarque

Il existe mille et une façons de vivre. Mais aussi de mourir: dans son lit ou en roulant en bas des escaliers ; emporté par la maladie ou écrasé sous une pluie de bombes. Les lignes qui suivent sont consacrées aux accidentés et aux suicidés. Tandis que les premiers sont censés avoir été victimes des circonstances qui leur ont joué un mauvais tour, les seconds mijotent, si l'on en croit Dante, dans les marmites de l'enfer, comme de vulgaires pêcheurs.

Qu'il me soit permis de ne pas être d'accord. Pour ma part, je préfère le calendrier des morts en vigueur parmi le peuple mexicain, où il n'est pas question d'âmes de damnés, mais de jours de fête. Les accidentés et les suicidés sont fêtés le même jour, qui n'est ni le 1er ni le 2 novembre, mais le 28 octobre. Ensemble. Voilà une idée fort intéressante, comme je vais tâcher de l'expliquer.

En effet, il se trouve peut-être parmi les accidentés bon nombre de suicidés

honteux de leur véritable condition. Avec une négligence savamment calculée, ils provoquent le destin, conduisant en état d'ivresse ou roulant à tombeau ouvert. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils l'ont bien cherché. Le protagoniste de Au-dessous du volcan, de Lowry – un étranger qui provoque les coups de feu dans un milieu où ceux-ci constituent le langage de tous les jours – est tout aussi « malchanceux » que le piéton qui traverse la rue sans faire attention aux voitures, que les obèses, les cocaïnomanes flirtant avec l'overdose, les sédentaires à plein temps, et ainsi de suite. Si, arrivés à la quarantaine, ceux-ci sont terrassés par une crise cardiaque, pourra-t-on dire, à leur décharge, qu'ils sont totalement étrangers à un tel « accident » ? Ou s'agit-il d'une volonté suicidaire inavouée et honteuse, ayant choisi la voie lente ?

Il existe, me semble-t-il, une certaine continuité entre les victimes du hasard, c'est-à-dire les authentiques accidentés, et les suicidés. Cette continuité est assurée par les accidentés inauthentiques, une espèce qui se plaît à provoquer le destin sans être pleinement convaincue de sa décision finale, ni désireuse de continuer à vivre. C'est entre ces deux eaux que se débattent les représentants de cette espèce. Ils n'empruntent pas la voie rapide, celle de la corde ou du pistolet, où de tels attermoissements ne sont pas de mise. Ils font un pas vers la mort, puis sont pris de repentir, même lors de la courte trêve qu'accorde l'overdose, quand un lavage d'estomac peut encore les tirer d'affaire : ils battent en retraite. De sorte qu'à mi-chemin entre les vraissuicidés et les faux accidentés se trouve une zone intermédiaire, une sorte de passerelle qui les relie entre eux, constituée par les accidentés inauthentiques, suicidés ayant opté pour la voie de la lenteur et de l'hésitation. Bref, entre l'obèse prenant d'assaut le

réfrigérateur sans pouvoir résister à la tentation, pleinement conscient de faire un pas de plus vers les cendres funèbres, et celui qui pose résolument le canon du revolver contre sa tempe, il n'y a qu'une simple différence de vitesse : suicide lent et différé, ou fast track menant directement au suicide. Il est d'ailleurs curieux que le verbe « se tuer » s'applique autant à un accident de la route ou à une chute apparemment involontaire dans le vide, qu'à l'acte consistant à se donner la mort de sa propre main. En ce sens, la langue ne fait que confirmer le doute : peut-être les conducteurs imprudents ou ceux qui tombent involontairement d'un huitième étage ne sont-ils que des accidentés apparents, peut-être se trouvent-ils dans cette zone de clair-obscur, sur cette passerelle qui relie les « purs et durs » à ceux qui n'osent se l'avouer, de peur de la mort dont ils avancent l'échéance, ou par souci de ne pas offenser une société qui rejette les suicidés. Mais la langue et le calendrier des festivités mortuaires relèvent d'une tradition séculaire et, fort sages, les Mexicains ont de bonnes raisons pour les associer les uns aux autres. Voilà pourquoi il me semble opportun de réunir ces deux types de morts en une seule et même fête, célébrée le 28 octobre. Car, en définitive, le suicidé n'est-il pas un accidenté qui trébuche sur sa propre main ?

Marcos Winocur

(Traduit de l'espagnol par Jean Hennequin)

h i s t o i r e s
V r a i e s

Signes sur lapageblanche

Revue électronique, revue papier...

Au commencement l'époque... héroïque des programmes sous CP/M. Je fais mon travail avec un ordinateur. J'écris à mon ordinateur - et j'écris chaque jour. Mon rêve c'est d'avoir, un jour, un laptop, pour écrire aussi... allongé... comme je lis... J'ai apprécié tout de suite la rapidité de la poste électronique et la chance de trouver des choses intéressantes sur le web. Naviguer sur le net... oui, ça a été au commencement très excitant... J'ai admiré la vitesse de ce nouvel outil pas moins que le caractère démocratique de l'internet, sa capacité de s'adresser à chacun partout dans le monde... Après tout ça je parle toujours de ma préférence pour les revues papier. Pourquoi cette insistance dans le soutien du support employé pendant toute une histoire de la culture occidentale ? Certes, une revue papier est un... objet - et la caresser, la tenir dans la main, lui feuilleter les pages blanches ou jaunies, regarder la fulgurance de l'encre noire sur la consistance de la feuille... ce sont des sensations spéciales... Une revue papier, on peut la prendre avec soi, la lire à la campagne, dans les montagnes ou à la plage ; on peut l'envoyer à des amis et la ranger dans la bibliothèque ; en plus, on peut retrouver sur les pages, après des années, les petits signes faits avec le bout du crayon à une lecture d'il y a longtemps...

Mais je tiens aux revues papier pas seulement pour ces plaisirs. Les revues sur le net sont, comme leur support, très mobiles, rapides, promptes, ... «démocratiques» , ouvertes à un grand nombre de visiteurs... Après un certain temps, je me suis rendu compte que les qualités de ce nouveau moyen de communication sont aussi la source de leurs défauts. Au moins en ce qui concerne les choses artistiques... Une revue traditionnelle de littérature (une revue... papier, comme on dit maintenant) c'est pas du tout quelque chose d'immédiat... Même si ses numéros se succèdent avec une certaine rapidité, une revue papier se construit dans le temps... On ne peut pas la faire tout de suite... Il faut d'abord penser le tout, la structure d'ensemble..., voir les points plus forts, ainsi que les séquences où les yeux de lecteur se détendront... Voir l'harmonie de cette structure, son rythme... Et ensuite... matérialiser cette vision. Chercher les collaborateurs, les textes... Les lire, faire une sélection... Tout ça dit beaucoup du collectif de rédaction... Passer après à la mise en page, à la présentation graphique... Tout ça ne se fait pas d'un coup... Le commencement du travail c'est un moment bien défini, mais la revue a besoin d'un délai, elle a besoin du temps pour se développer... et seulement à la fin on a l'exemple de la revue, le produit, « l'objet »...! On sent, quand on prend entre les mains cet objet, une gestation, un travail... Les revues électroniques n'ont rien de tout ça. La facilité de les réaliser, le prix accessible à tout un chacun suggèrent une facilité de conception, une facilité d'exécution... N'importe qui peut écrire n'importe quoi et... publier... Le net est surchargé de toutes sortes de choses sans aucune valeur... La proportion entre ce qui est vraiment utile et ce qui est sans aucun intérêt est nettement en faveur de ce qui est sans importance... Oui, je sais,

on peut me répliquer tout de suite : mais on peut faire une revue électronique exactement comme on fait une revue papier...! On peut suivre tout ce procès, pas à pas... Oui, c'est vrai, on a déjà sur le net des revues électroniques travaillées comme les revues papier, avec la même patience, avec la même responsabilité... Oui... Oui, mais ces revues ne sont que des copies des revues traditionnelles qui ont été transposées sur un autre support... Seulement ça, on a changé le papier avec l'espace virtuel, c'est tout... rien de plus... Rien de ce qu'est l'esprit de ce nouveau moyen de communication, le net – vitesse de transmission, promptitude de réalisation, démocratisation du partage... Rien de tout ça dans la lenteur et le sérieux des vieilles publications littéraires... L'esprit des nouvelles publications, des publications électroniques, est encore à préciser... Quant à moi... Moi je suis toujours pour les revues littéraires papier, qu'on peut prendre dans sa main, qu'on peut tâter, qu'on peut ranger dans sa bibliothèque, envoyer, par la poste, à des amis... Et je ne suis pas du tout terrorisé par l'idée que, comme ça, je serais démodé... Dans l'art, être démodé, ça veut dire tout autre chose...

Constantin Pricop

Mai 2000

La poésie paresseuse

Ce syntagme - « poésie paresseuse » - a été élaboré dans les années vingt par un poète roumain, Ion Barbu. L'auteur, de son vrai nom Dan Barbilian, a été aussi, dit-on, un grand mathématicien. Mais, au-delà de la mathématique, il est toujours mentionné parmi les trois, quatre grands poètes

roumains de l'époque d'entre les deux guerres mondiales. Vers la fin de sa carrière littéraire il est devenu un partisan des couleurs vives du Levant, après avoir pratiqué, dans sa jeunesse, une poésie hermétique et rigoureuse dans la ligne de Mallarmé ou Valéry.

J'ai retenu depuis longtemps, plus exactement depuis mes premières lectures littéraires, ce mot, « poésie paresseuse »... Et, je me rends compte qu'il a... dirigé, au moins dans une certaine mesure, ma vision sur la poésie.

Alors, que veut dire ce mot, « poésie paresseuse » ?

Simplement, le fait que la poésie peut elle aussi être paresseuse...

La poésie de ce... « genre » n'a pas d'ambitions, elle ne fait pas d'efforts, elle se contente de ce qu'elle trouve, c'est à dire des clichés, des déjà dits par d'autres, des images et des idées déjà... mastiquées...

Elle veut, au plus, suggérer un vague et inoffensif air... sentimental, et elle confond le sentimental avec le poétique. Ou elle nous propose, dans les meilleurs cas, de... belles images.. des images... « convenables » ... qui ne choquent pas, qui sont fanées tout de suite après s'être indiquées elles mêmes avec le doigt... comme poésie.

Et, pour tout dire, les plus talentueux des auteurs de la poésie paresseuse écrivent comme une litanie incontinente, qui s'alimente (comme toute plante parasite) de l'élégance du style, d'une certaine idée qu'on se fait d'habitude sur le bon esprit de ce qui est bien écrit... Le fait d'atteindre la monotonie sonore de la poésie de Saint John Perse, par exemple, c'est l'idéal bien aimé de ce genre poétique...

Mais ça, j'entends les répliques, c'est déjà pas mal, ce n'est pas à la disposition de chacun de construire des petits textes poétiques, même sans grande portée...

Oui, bien sûr, et comme ça les choses deviennent plus compliquées, parce qu'un mérite si lymphatique a tendance à nous obstruer l'image de la poésie saine. La signification de la poésie, je le crois toujours, est loin de flatter la tiédeur, la platitude du lecteur médiocre...

Mais, en l'occurrence, c'est quoi l'autre genre de poésie, celle qui n'est pas paresseuse ?

Ion Barbu ne parle pas de celle-là, mais on peut aisément l'imaginer.

C'est la poésie de ceux à jamais contents - mécontents d'eux mêmes, dans la même mesure que mécontents du monde. La poésie de ceux qui cherchent toujours, qui se sont mis dans un état de guerre ininterrompue avec la banalité, avec la stupidité.. contente d'elle, bien sûr...

C'est parce que ce genre de poésie existe qu'on peut parler de « la recherche » représentée par la poésie, du sentiment d'entrer dans un nouveau monde que suggère la bonne littérature... Un tel genre de poésie doit se battre avec toutes les commodités, avec la littérature qui n'est qu'un passe-temps.

Cette conclusion m'a fait écrire il y a quelque temps un petit texte poétique dans lequel j'ai comparé la poésie à un fusil et l'impact de la poésie à celui d'une balle de fusil. Non, je ne suis pas du tout pour la violence, tout au contraire, mais la poésie doit avoir cette... liberté...

La poésie ne doit pas laisser le lecteur tranquille... il faut ébranler sa somnolence... L'art peut lui révéler les cimes et les profondeurs du monde... Mais pour ça il faut secouer sa routine... Je le reconnais : pour beaucoup de gens, ça c'est trop... Mais je n'ai pas dit que la poésie c'est facile, qu'elle soit chose commune ou un simple hobby...

Constantin Pricop

juin 2000

Poésie et culture littéraire

Sous une forme directe ou indirecte, on pose souvent la question : y a-t-il une relation significative entre la qualité de la poésie et la culture littéraire de l'auteur ? La première est-elle déterminée par la deuxième ?

Comme presque tous les questions littéraires, elle n'a pas une réponse simple ; on peut trouver aussi des exceptions qui donnent l'impression que toute règle reste impossible. Quand même, une question formulée a droit à une réponse...

On dit (et non sans raison) que le talent littéraire est natif. Et, si le talent est inné, ça veut dire qu'apprendre à écrire de bons textes littéraires est impossible : on a ce don ou... on ne l'a pas...

La conclusion vient très vite (surtout pour ceux qui sont... visés...) : dans ce cas, le talent poétique n'a pas besoin de culture littéraire, le talentueux peut se débrouiller très bien simplement... comme ça...

Conclusion acceptée avec joie par ceux qui n'ont pas fait des études littéraires - et rejetée avec la même énergie par les profs de littérature (ces derniers étant convaincus que la littérature, la vraie, n'est accessible qu'aux personnes qui ont passé leur certificat d'études dans ce domaine...).

La vérité n'est ni d'une part, ni de l'autre.

Je ne connais pas de grand poète sans une sérieuse culture littéraire ; en revanche, j'ai vu des érudits qui, malgré les bibliothèques qu'ils ont accumulées, ne sont pas capables de comprendre un texte poétique.

Pour être bien compris faut-il préciser que quand je dis culture littéraire je ne pense pas à cette sorte d'érudition, suffisante à elle-même, qu'on vante quelques fois comme le comble de la

connaissance... Je ne pense pas non plus aux activités didactiques autour des textes littéraires. Par la culture littéraire je comprends une ample et intime expérience dans le domaine des lettres, une expérience complète et, surtout, personnalisée, adaptée à la personnalité de celui qui la possède.

Un auteur cultivé est un auteur qui comprend le langage de son époque littéraire. Chaque époque littéraire a son langage, c'est à dire qu'elle a ses conventions, sa manière d'aborder la création, sa façon de concevoir la littérature et les relations entre celle-ci et l'univers humain... Ce « langage » de l'époque est dans une continuelle évolution, même si cette évolution n'est pas toujours spectaculaire : on peut dire que d'habitude il ne s'agit que de mouvements de détail, de nuances, de petites choses qui sont tout de suite perçues par les initiés, par ceux qui ont une culture littéraire, et sont invisibles pour les amateurs... Bien sûr, il ne s'agit pas de... recommandations..., explicités, de règles clairement formulés, tout reste dans le domaine de l'implicite, mais la méconnaissance de ces conventions est tout de suite reconnaissable.

De tout ce que j'ai dit il ne faut pas comprendre que j'affirme que les auteurs d'une époque travaillent tous d'après des préceptes communs...; il ne s'agit que d'une sorte de background commun, d'une scène qui réunit les protagonistes. Il arrive, pas une seule fois, que les actions menées sur cette scène par quelques contemporains soient orientées contre le courant dominant de l'époque ; peu importe, ces insurgés sont placés eux aussi dans le même espace... : s'opposer à quelque chose, ça veut dire se situer au niveau de cette chose et se rapporter à elle...

Toutes ces vérités sont bien connues aux familiers de la vie littéraire, et la culture valable pour tous leur fait comprendre

facilement les choses partagées. C'est aussi facile d'identifier ceux qui sont en dehors de cette culture et ceux qui s'attardent, du point de vue littéraire, dans une époque révolue.

Bien sûr les amateurs, qui ont d'autres critères d'évaluation de la poésie, ne comprennent pas grande chose et ne peuvent pas s'expliquer pourquoi ils sont rejetés, regardés comme des.. curiosités..., etc. Je parle des amateurs qui ont quand même une certaine prédisposition littéraire, parce qu'être « initié » dans le langage littéraire de son époque n'est pas suffisant pour faire de la bonne littérature, il faut aussi avoir du talent, bien sûr... Mais si cette connaissance seule ne peut pas construire un écrivain, elle peut en revanche transformer quelqu'un en un bon lecteur, un lecteur qui vit dans son époque artistique.

On peut se demander comment on peut arriver à cette culture littéraire. Par des lectures, évidemment, la lecture des grands poètes contemporains, mais aussi la lecture des grands prédécesseurs, la seule qui puisse faire comprendre les changements, le fait qu'écrire aujourd'hui comme au temps de Baudelaire, par exemple, soit sans sens..

Bon, comme conclusion... j'ai dit ici des choses très simples, trop simples pour ceux qui les comprennent ; et... des choses.. incompréhensibles, pour ceux qui ne les comprendront jamais...

Constantin Pricop

juillet - août 2000

S i g n e s s u r
lapageblanche

Santiago Molina

Niño con barrilete 1

Un niño soñoliento reclinado en el hilo
de su barrilete de papel de china
bostezaba la lentitud de la tarde de verano.
El viento ya inmóvil sobre las louras,
los candiles de las primeras fincas,
las luces de la última gasolinera:
le despertaban de su ocioso infinito
que flotaba en el aire de corcho de las afueras.

Enfant au cerf-volant 1

Un enfant penché somnolant sur le fil
de son cerf-volant en papier de chine,
baillait la lenteur d'un crépuscule d'été.
Le vent sur les coteaux immobiles,
les fanaux des premières fermes,
les halos de la dernière station essence,
le réveillaient de son infini désœuvrement
qui flottait dans l'air de liège des alentours.

Extraits du recueil **Llama donante**

Trad. P.L. et S. M.

Santiago Molina

Niño con barrilete 2

Mi barrilete vuela sobre los cerros
de Hato Grande y no se quema,
no lo tocan las llamas
de los robledales secos
ni el humo lo enreda en el aire.
Noviembre eólico que encumbra mi barrilete
lejos del llameante marzo
que se ha ido con las hormigas rojas
a olvidar su furia debajo las raíces
entre la miel subterránea de la tierra.

Enfant au cerf-volant 2

Mon cerf-volant plane au-dessus des coteaux
De Hato Grande sans brûler,
les flammes ne l'atteignent pas
depuis les taillis secs des rouvres
et nulle fumée en l'air ne l'emmêle.
Eolien le novembre qui soulève mon cerf-volant
loin du flamboyant mars
en allé avec les fourmis rouges
oublier sa fureur sous les racines
dans les tubercules de miel de la terre.

Extraits du recueil **Llama donante**

Trad. P.L. et S. M.

Hervé Chesnais

Saint Georges, cimetièr

A Jude Stéf

Furent, comme tant d'autres, ceux dont on voit le nom sur les pierres. Ces noms-là ne disent rien. Photos stupéfiées dans des blocs de résine, jaunissement des traits quand l'or des lettres s'éraïlle sur la dalle. Passons, disons-nous en lisant la disparition même des signes, passons. Des fleurs de porcelaine, un christ au bras brisé, dont la fonte creuse révèle l'imposture. Passons. Vieilles qui ploient, vieilles qui pleurent les vieux, morts. On se souvient de la couperose des charitons, des bannières, des torchères que des bras tremblants portent depuis la peste. Ceux-là aussi, morts. Et les bannières posées qui moisissent dans le chœur : l'agneau de dieu pâli sent le vieux champignon. Couleurs passées, passons, nous passons aussi, et déjà nos mains sont lourdes des fardeaux portés, et déjà nos doigts sont gourds des rhumatismes qui nous vouent à la raideur. Nul ange ne veille. Lames de schiste, feuilles de plomb. Passons.

Samedi soir, province

Quand les ombres s'allongent, monstres fatigués du désir, chien et loup d'indécision où tout est bâillonné – lampadaires, phares, enseignes– qui ne se sentirait l'errant pur de cette aire où nulle ville ne se dessine, où ne se forment dans l'air du soir que les figures que le fantasma fige ? Ils prennent une grosse voiture, poussent le son de l'autoradio, poussent sur l'accélérateur – ils se rêvent en bottes de lézard, ils se rêvent le ventre plat, ils se souviennent de feu leurs cheveux tombés. Ils s'en vont vers le centre ville que personne n'a jamais trouvé, ils vont chercher les filles, ce soir elles vont les regarder, ce soir elles vont monter, elles auront des jupes trop courtes, il n'y aura qu'à se baisser, s'arrêter chez Rudy le borgne, offrir la bière, boire, pisser, elles attendront, elles auront envie, ça se sent quand elles ont envie, dans l'air des odeurs d'hormone, dans leurs yeux de l'humidité, il n'y a qu'à savoir regarder, être passagers du désir, prendre la fleur et s'en aller, la fille elle était trop facile, c'est presque l'aube, il faut rentrer.

France Weber

Par La Fenêtre Du Radeau

I

Ainsi nous coulons-nous le long des trottoirs gris
Fantômes pâlisants sur fond de lune noire
Avançant lentement sans dévier et sans bruit
A l'appel vibrant du glissement du soir.

Ailleurs, blanc est le jour et l'aurore explose
Au-dessus des terres roses grimpent des fleurs avides
Vers le ciel flamboyant quelques âmes grandioses
Se déploient dans le vide.

II

En auscultant le cœur du pont
On entend battre l'autre rive
On y va par défaut de vie
Ou l'on rebrousse tout chemin.

III

Un papillon vient frôler nos visages
Attiré par le chant du jardin
Il volera par la fenêtre du radeau.

Dans leur ville ils ne voyaient plus l'eau où l'on marche pieds nus ils écrasaient les fruits mûrs sur le sol le vent tiède glaçait leurs visages de chair près des fontaines métalliques ils rêvaient de caresses abstraites pour apaiser le bruit de leurs murmures

Ils se cachaient dans des églises
Ils tentaient de joindre leurs mains
Ils n'avaient jamais connu l'étreinte.

Le corps demande pour vivre quelques gestes précis un corps sans amour ce corps n'a plus de mains.

Jean Michel Niger

« *Morceaux choisis* »

excès de justesse

écrase le champignon frais cueilli... va freiner la langue avec ça...

embarquée

catastrophe bien engagée

dérapiage en quinconce,

pas commode collision ha la la... pas tendre braaaouummm !

puis douze tonneaux jolis

vrille

salto avant

envolée

une seconde immobile en l'air et aïe aïë ! : P.V

suspension de permis pour stationnement aérien

interdit...

ensuite, Newton reprends ses droits

patatras

bris

casse

éclats de vers

dislocation

éjection émiettement

pin pon pin pon !

badauds bien sûr

police dispersion

ambulances

pas de perte, rien d'irréparable

le poème en sera quitte pour

un peu de chirurgie esthétique...

Eric Bertomeu

Le saut de l'ange déchu

Nous sommes entrés par la porte d'occident déchirant au passage nos voiles d'esthètes sous le crachin des cendres de nos paradis laiteux.

Les souterrains à construire n'avaient plus à déceler de craie ni à la rogner ; la peur même avait conquis la matière.

Pourtant, du tout des horizons visibles, s'auguraient les imminents ruts de nos complices tortionnaires à pieds nus.

L'ouverture était là, béante, et les fontaines que nous avions croisées après les avoir si âprement recherchées s'étaient étanchées sur les rives amblyopes et hypocrites de nos oubliés bégalements.

Les faux témoignages s'empilaient et le stylet du Chroniqueur, de ses mains de latex gantées, barbouillait au jugé nos âmes affouillées.

« Est-il bien temps de fourir de ces doigts de mutilés ces récitatifs du livre de nos orgueilleuses sagesses ?

Je ne vois ici que nouvelles léproseries.»

Dit celui encore assis à la droite de l'entrée.

« Jamais foi d'homme n'avait été tant de pierre ! Tant d'obscènes mystifications ! ...Tant au regard de celui qu'il crut être qu'à

celui de ceux qui s'étaient noyés dans des serments de serviles mesquineries.»

Clamait celui qui s'était proclamé sur-le-champ prophète.

« Tout brûle autour de nous !

Ce qui s'embrase est le vide tout entier ; nos cantines ne trouvent plus d'acquéreurs ! «

Radotait une voix sans figure dans le feu de l'assaut de ce que nous qualifions, nous croyant de haute pensée, l'indicible.

« Quand sortirons-nous ? »

L'embrasement avait été miroir...

Oui, c'était ça ! ...

Mais quand en avons-nous fait constat ?

Pour soulager ce que notre amertume nous avait imposé nous inventions sans jamais faiblir dans un paroxystique jeu de pliage et posions le repos dans l'ailleurs des vénérationes.

L'embrasement était miroir...

C'était bien ça ! ...

Mais pourquoi en avons-nous fait constat ?

C'était ballet de scalpels acharnés à chaque veillée et ce temps d'aventure accordé nous le charcutions avec tant d'abjection que ce fut honte indélébile dans la mémoire de toute vie . Quand l'hémorragie nous harcelait depuis la profondeur de nos ventres nous suturions au fil du doute sacré ce qu'il restait de ces fureurs et de ces amours échus et tentions infiniment dans cette réécriture inlassable et fastidieuse le saut de l'ange déchu.

Sonneur

Chère amie

Point d'ironie mais

Vous ne me nommerez poète lors d'un été des lettres

Qu'au temps de l'écriture d'une belle correspondance

Aussi belle que les missives d'Usbek à son ami Rustan
Que les plus beaux messages à Milena de Prague
Aussi belle que les billets de Voltaire à ses créanciers
Que les courriers d'Artaud à son ami Rivière

Vous ne me nommerez poète à la belle saison du langage

Qu'au temps de l'écriture de notre beau roman

Aussi beau que quelques fines pages de Finnegans Wake
Ou quelques longues phrases du temps perdu de l'aubépine
Aussi beau que les rivages de Broch ou la montagne de Mann
Que l'enfer de Dante ou les monologues d'Ariane et de Molly Bloom

Chère amie

Point d'ironie mais

Vous ne me nommerez poète

Qu'au temps de l'écriture de notre bel amour et seulement ce jour-là

Eric Bertomeu

Les traces de ceux qui passent

à Philippe Fournier

Cachés, tremblants, nous avancions
Dans la lande des murmures mauves,
Et nos charpentes d'embruns stellaires
Hantaient comme socs de glaise
Le fournil des confessions de cette terre.
Nos cornemuses en résonance
Nous suspendaient au-delà du temporel
Et le ciel entrevu par ses enluminures de sarraus défunts
Relatait à nos yeux épris de compassion que tout ici était issu
De la fusion de la foudre et de la chair.

Chaque arbre était un vent comblé du sang de notre rang
Si fluide aux rumeurs des recommencements,
Si doux aux humeurs des chants des âmes des vivants.
Chaque pierre était source d'inépuisables fleuves
Qui, par delà ce flot ininterrompu d'un glas de larmes et de crimes,
Charriaient jusqu'aux plaines un limon si pur
Que le voyage sans peur, à défaut d'entendre sa carte,
Ne pouvait s'accomplir que pareillement au fruit dans sa fleur.
Rien ici n'avait de raison de se perdre
Tout y avait été laborieusement nommé.

Valery Oisteanu

Thus Spoke Tzara-truthtra

One day in the middle of the night
Tristan and I were talking about
The laws of chance and relativity
Systematically random without intention
Is it the illegible writing, mumbled speech,
A flycatchers dance, without the flies ?
Excuse-me, Mr. Anti-philosopher
Have you touched the void ?
Intuition dancing with accident
Exaltation, elation, all of them mutilation
Of poetical inspiration
Dream permutation, trance combination
All of the fantasies without intention
The sentence says "Speak freely, you know what I mean"
Are you an anti-pyromaniac
Or a fire extinguisher ?
Are you anti-head or anti-headache?
Your sleep disorders become tape recorders
Insomnia therapy or live dangerously ironically
Art is pretension, my friend
Warmed by a huge prize
Only disinterested artists can speak to you directly
Totally out of boredom
Dada is nada
Absurdity of the graveyard reality
Thus spoke Tzara-truthtra

Extrait de **Zen Dada, méditations pour le troisième millénaire**
Linear Arts Books – N.Y.C

Valery Oisteanu

Ainsi Parlait Tzara-truthra

Un jour au milieu d'une nuit
Tristan et moi débattions
Des lois du hasard et de la relativité
Systématique aléatoire sans finalité
Serait-ce l'écriture illisible, la parole grommelée
La danse des rubans à mouches, sans les mouches ?
Excuse-moi, Monsieur l'Anti-philosophe
As-tu touché au vide ?
Danse de l'intuition avec l'accident
Exaltation, exultation, autant de mutilations
De l'inspiration poétique
Permutation du rêve, combinaison de l'extase
Toutes images à profusion sans le vouloir
La phrase dit « Parle librement, tu sais ce que je veux dire »
Es-tu un anti-fouteur de feu
Ou un extincteur ?
Es-tu anti-prise de tête ou anti-mal de tête ?
Tes troubles du sommeil deviennent bandes magnétiques
Thérapie de l'insomnie ou retransmission vécue dangereusement,
[ironiquement]
L'art est une prétention, mon ami
Rehaussée d'un prix exorbitant
Seuls les artistes désintéressés peuvent s'adresser à toi directement
Totalemement exclu de l'ennui
Dada est nada
Absurdité de la réalité cimetière
Ainsi parlait Tzara-truthra

Extrait de **Zen Dada, méditations pour le troisième millénaire**

Linear Arts Books – N.Y.C.

Traduction : P. Lamarque

Santiago Molina

Gente Que Va A Otras Ciudades

Traversare una strada per scappare di casa.


C. Pavese

Oh tú que escapabas hacia minas de ciudades
colmadas de cornejas que te esperan humeantes
junto a las barcazas de las riberas

nada te arropará frente a la ventanilla estrellada
la nostalgia es historia de viejos trajes
que cubren las maletas los tejados las montañas
la esperanza dormita en el último vagón
donde acumulan las dispersas pertenencias de los otros

en la primavera
te abandonaste a los deshielos
hubo olor de pieles frescas
y recién tendidas en el aire
los renos heridos contuvieron su sangre
mientras la tuya corría solitaria
como el agua de la bañera
que una mañana de tráfago
olvidan los desesperados

la música de un saxo dorando las callejas
soplando los toldos de una ciudad quejándose
entre el azul nocturno que entibia los cafés
y el río imperturbable en que mora Leviatan
llamándote a la fiebre de sus ventanucos encendidos
ciudades lejanas hasta ayer tarde de tu vida
luciérnagas tocando ligeramente la noche
en el valle donde se agita el moscardón de la nada
y en ellas los puentes trocados en umbrales
donde la vieja barquera sostiene un quinqué que alumbraba
a los lívidos transeúntes desocupados del mar
a las Madres asesinando el piojo de las niñas
a las clásicas muchachas del camino



hijas de los alfareros
hijas de Toulouse-Lautrec
soñando cualquier techumbre
oh la memoria de los años
el prodigio de las nubes
sobre las colinas de la adolescencia
oh los trabajos y el Otoño
laborioso viento del Oeste
golpeando los íntimos postigos

lobo en la antecalle del invierno
cambias de ciudad para morir en otra

evoca las cercas desoladas de tus villorrios finales
ahí donde comenzaba a paliceder el girasol de Agosto
las graves lecturas bajo los pífanos erguidos de los álamos
en aquel ocioso verano caído en los rastrojos
mirando pasar los coches en caballerías
huyendo de las capitales lluviosas

gente que va a otras ciudades
jorobados cargadores de cajones vacíos
altas verjas que herrumbran el cielo y el jardín
sueños de corcho levedad del clochard en el alba
negros pedazos de paraguas
papeles abigarrados de días inútiles
bastones que se arrastran sobre el polvo de las baldosas
flores de desempleados que se entreabren
estrujadas en el vagón nocturno

iluminados
por el destino escarlata de los rieles
y el momentáneo carbón de los viajes.



Santiago Molina

Gens qui s'en vont vers d'autres villes

Traversare una strada per scappare di casa.

C. Pavese

Oh toi qui t'enfuis vers les mines des villes
grouillant de corneilles qui t'attendent fumantes
près des péniches le long des berges

rien ne te protège en face de la vitre étoilée
la nostalgie c'est une histoire de vieux habits
qui cachent valises toits montagnes
l'espérance somnole dans le wagon de queue
où s'empilent en vrac les affaires des autres

au printemps
tu t'abandonnas au dégel
il y eut une odeur de peaux fraîches
tendues à peine dans l'air
blessés les rennes retinrent leur sang
tandis que seul ton sang coulait
comme le flot de la baignoire
qu'un matin de grand chantier
négligent les désespérés

la musique d'un saxo dorant les ruelles
gonflant les bâches d'une ville gémissante
t'invitant à la fièvre de lucarnes éblouies
dans la nuit bleue tiédissant les cafés
et l'impassible fleuve où siège Léviathan
villes hier soir encore au lointain de ta vie
lucioles heurtées à la nuit légèrement
dans la vallée où s'agite le bourdon du néant
villes aux ponts devenus seuils
quand la vieille batelière brandissant la lanterne
éclaire les livides passants désœuvrés de la mer
les Mères assassinant les poux de leurs filles
les classiques jeunes filles du chemin

les filles des potiers
les filles de Toulouse-Lautrec
rêvant à n'importe quel refuge

oh Mémoire des années
prodige de nuages
par-dessus les coteaux de l'adolescence
oh travaux, vent d'automne
venu de l'ouest rabattre laborieux
les volets familiers

loup dans l'avant-rue de l'hiver
change de ville pour mourir dans une autre

songe aux haies désolées de tes hameaux derniers
là-bas le tournesol d'août commençait de pâlir
songe à ces graves lectures sous les fifres drus des peupliers
à l'été oisif affalé sur les chaumes
à regarder les manèges d'automobiles
fuyant les capitales pluvieuses

gens partant vers d'autres villes
bossus croulant sous des cartons vides
hautes grilles rouillant ciel et jardin
rêves de liège légèreté d'un clochard de l'aurore
noirs lambeaux de parapluies
papiers bariolés de jours inutiles
cannes traînant dans la poussière du carreau
fleurs de chômeurs à peine écloses
compressées dans le wagon de nuit

illuminés
par le destin écarlate des rails
et le momentané charbon des voyages.

Traduction française : P.L., P.F., S.M.

Hervé Chesnais

Arrière saison

Il fait cru, tu dis, les fruits je les ai posés sur la corbeille, tu préfères le raisin italien. Passent les nuages dans des ciels très normands, Boudin Poussin, mêmes nuages au fond, ciels de Seine bouleversés. Septembre. C'est l'entretemps, qui brouille dedans dehors, températures incertaines, le linge il ne sèche qu'à peine au fil de la voisine, ni le mien sur le palier. C'est trop tôt pour le chauffage, on ne veut pas tuer l'été, car c'est encore l'été, n'est-ce pas ? Les prunes, les fraises, ces goûts-là ne peuvent tromper. Pour plus tard les cèpes, les potimarrons, les vestes huilées sur nos chemises de flanelle.

Nous dormons l'un dans l'autre, nous dormons mieux, la fraîcheur du matin nous engourdit, c'est à qui n'ira pas chercher le pain (tu gagnes souvent, presque toujours à ce jeu-là). C'est la mucreur, on dit ici (nous avons des mots pour tous les états de l'eau).

Mangue

Lancez amis la poudre du rêve, incisez le fruit merveilleux jusqu'à l'os. Que s'achève entre pulpe et lame l'idée même qui nous fit marcher droit, jusqu'au noyau ligneux des nuits décentrées, jusqu'au soir même des songes qui nous ont réveillés, qui désormais nous abandonnent.

France Weber

Si tu désires aimer commence par le cœur,
Laisse le t'enivrer soudain avec sa rage,
Laisse sa course folle battre en toi les nuages
Qui hier encore pesaient : l'amour, ce n'est pas sage.

Si tu désires aimer tu peux rêver ensuite
De rencontrer ses yeux au détour de vos corps,
De joindre l'inconnu par vos mains qui voyagent
Et par vos lèvres émues de sceller ce rivage.

Si tu désires aimer prépare aussi ton âme
Car l'amour l'arrache à la terre qui frémit,
Tu pars pour l'aventure d'un ciel inédit
Où l'homme se construit dans l'aube du partage.

Je m'éveille
le chemin sombre
et tout est encore aujourd'hui.

Mon sourire est de circonstance
mon sourire ne sourit plus.

A vouloir tant vivre
j'ai perdu quelque chose,
le retrouverai-je dans la mort ?

A vouloir tant aimer
j'ai trouvé le vrai,
j'ai perdu le doux.

Hasbeen

“TWIN”

Je serais muet ?
J'étais pourtant bavard.
Peut être que je parle ?
Je ne sais pas, je ne sais plus
Je n'entends rien.
Peut être me répond-t-on ?
Je ne sais pas.
J'adore toujours le jazz.
Je pue salement
Je le sais, je me sens
A plein nez
Je me douchais deux fois par jour.
Je commence à oublier
Si je dois dormir
Ou rester éveillé
Est-ce la nuit ?
C'était le début du jour.
J'ai faim
Je picorais ce matin
Je pense
Je pensais avant
Je te sens haleter
Je t'imagine apeurée
Je te sais inquiète
Je survis
Je vivais il y a trois minutes
J'appelle Dieu d'ici
Je ne l'ai jamais appelé
Je te vois seule, comme je suis isolé
Je sais que tu téléphones
A ta mère, à ton frère
C'est comme si j'étais à la maison
J'espère que les jumeaux vont bien
Et le chien ?
Je pense
Je pensais
Je pense plus fort

Je pense déjà différemment
Est-ce que j'ai déjà pensé?
J'ai une soif de - je ne sais pas - de chameau
Je buvais comme on boit
Tranquillement à table chez soi
Je ne vois rien
J'adore l'horizon rose
J'en suis sûr ici maintenant

J'ai froid sans plus
La température doit rester constante
Il y a quelqu'un que je ne connais pas
Il ne bouge pas ou plus
C'est un homme pas loin
J'en suis presque content
Je me dis que ce corps
N'est pas le tien
Je ne suis pas gommé
Il reste une part de moi
Une part assez vivace
Une part qui s'accroche
Une autre qui ne lutte plus

Je pense
Je pense à penser
A quoi penses-tu toi là-bas ?
Question idiote !
Je sais la réponse depuis toujours
Je pense
Je pense à penser
Je ne fais que cela
Pour être un peu pour deux
Pour plus tard

Pour bientôt
Je pense très fort
Assez pour que tu m'entendes
J'ai lu que les abos font ainsi
Attends - moi le temps qu'il faudra
Il est plus que temps de creuser, s'écorder
J'oublie de penser, je fouille, je gratte
J'arriverai à l'heure avant un siècle

Eric Bertomeu

&

& les quêteurs ambulants dans leur tête de poisson, corps blindés par l'écaille d'acier, torches de poix embrasées et glaives d'amaurose pourfendeurs des jurements moites des acrimonies séculaires bondissaient en bandes de faux pèlerins émâchés par les défilés béants de la cité des dieux

...

& dans la houle déferlante de la foule assoiffée de liesses - c'étaient fêtes de Saturne - les gieux remontaient et croisaient un à un les bûchers des bâtiments de l'escadre céruléenne immolées au nom du nom dans l'enceinte déposée par la disgrâce divine, jusqu'à converger ahuris et ivres de ce vacarme licencieux devant la corvette grée comme le navire amiral d'une flottille ravaudée de boucaniers

...

& la dispersion des cendres dans les respirations océanes et la confusion fétide des escarbilles et des festons de la chair corrompue, scories d'os et de crânes, partageaient avec l'acuité du présent le vide abject du sexe violé empuanti de semences putréfiées

...

& les chiens des venelles lapaient goulument les menstrues vaines des hallucinés de l'entre - ciel car elles aussi jonchaient là, par flaques caillées, dans ces caniveaux grassex qui menaient jadis à l'aventure des cieux

...

& on pouvait voir dans les plaines dévastées, accidents de la guerre, incidents de la paix, ces figurines vrillées dans leur cagoule de terreur se flageller le dos avec les branches du dattier, s'enfoncer des tenailles dans leur bouche pour en arracher leur langue bleuie par les mots de la haine, s'introduire dans le cul tout ce dont ils pouvaient se saisir de peur d'en avoir assez, manger sournoisement cachées derrière les ruines de ce qui fut leur foyer leurs excréments du matin, boire l'urine accumulées dans les trous de boue des pluies désormais continues

...

& tout ceci se donnait à voir, à écouter, comme répétition d'aliénés sur les tréteaux de ce monde nouveau où l'image frelatée allait du meurtre pour s'insinuer jusqu'aux synapses de nos neurones soudain éparés et estamper dans l'atavique son impitoyable vision d'amour

...

&

Sonneur

Fin de séance

Condition du poète : “ Que ce soit dans le dictionnaire ou dans les livres de philosophie, il m’est impossible de trouver les mots et les idées claires pour nommer et penser l’idée inéluctable de ma propre mort. ”

Je te vois dans le poil terne de quelques humains passivement agités, dans l’éloignement progressif du monde qu’ils montrent et les lourdeurs nouvelles de ce corps inhabitable, dans la conscience de plus en plus précise de l’infini que confirme la certitude de cette incomplétude, l’évidence de la minuscule présence de tout être. Je te vois dans l’inaptitude de ces vers à te décrire, à t’appeler, te nommer, dans le noir imaginé qui sans possible sortie mettra fin à la séance. Je te vois parce que je ne peux pas croire, mais seulement parce que je l’ai décidé. Dans ce langage étroïdicible, incolhéreux et inapticide à t’imavidéoginer, dans la dégressive descactrucation du saint taghme, dans son autodéliqu’essentielle et indissoluble dissolution. Je t’vois din l’impôt cible jeu des mots à t’édvaluer, te poser là sur la page blanche, t’metran forme del poëaim. J’té vois oui oh oui j’tvoisicilàbasmaintenantj’tvois...

Condition du poète : “ Que ce soit dans le paysage ou dans les sentiers de la forêt des songes, il m’est impossible de trouver les mots et les idées claires pour nommer et penser la beauté du visage de Gena Rowlands. ”

Buko

Duel

(à henri michaux)

un long silence m'a mordu la lèvre
je l'ai giflé, pouné et rantanplé
il m'a désorimi
je l'ai catimini
"vous avez pris ma femme...
...je vous laisse le choix des armes"

il a voulu parler mais n'a rien dit

le lendemain matin, à l'aube hurlante
le duel a commencé

le silence a tourné et d'un timide appat
a prononcé "je t'aime encore"
désarçonné, j'ai fui vers la maison
furieux, furieux à perdre haleine
j'ai donc tranché la gorge d'un de mes orgueils
et je l'ai regardé d'un air serein

ma femme et moi, nous avons fait l'amour
et l'air ambiant s'est bien nourri de ça

quelques mois plus tard
quelques jours plus tard
le silence m'a de nouveau mordu.

Eric Bertomeu

le vestibule de sa mort

Fortunes alignées aux lisières cuivrées des jours de déclin, l'ivraie fossile germe encore sur vos empreintes de faussets. Des yeux arborés hors de cécité se sont sertis aux chœurs des bourdons de bronze vert-de-grisé, eux si familiers de nos impitoyables fractures. Celui de l'atelier, de ses cruors marmoréens, sait que les métaux resteront pour longtemps encore dans le vestibule de sa mort avant de pouvoir fusionner au timbre parfait des forges de l'immuabilité. Le ciel n'a plus un souffle pour pâlir les grandes fumées de jade et la couche immémoriale des mers dans l'accomplissement de son indécente pérennité ne couve plus désormais que de chétifs étangs. Nos palais de mémoire ont bien fini de se corrompre comme la terre accablée par nos pieds...

Et ce si beau voyage qui n'aspire qu'à être la part paisible du retour !

*Dis, amour, quand rentrerons-nous
chez nous ?*

Rêves de galets

Les vagues roulent l'ossuaire de la grève,
L'étrange immigrant parle de l'exil poignant,
De ses rêves de galets alignés sur les lopins de ses pères.
Les enfants écoutent sans comprendre et les vieux baissent les yeux.
Les femmes à l'ouvrage de la journée
Ne se souviennent déjà plus de lui.

Hervé Chesnais

Obstinément

Tisser, cela ne sert à rien, si la nuit la main contredit ce qu'affirma la main la veille. Resterait alors à tuer le chien aveugle dont le nom même est oublié, envoyer l'enfant chercher son père par-delà le détroit, ouvrir votre sexe à ces pesants crétins qui veulent s'y ficher parce que résiderait là le lieu tiède du pouvoir, inconscients qu'ils sont qu'ils ne combleront rien de l'absence, que le désir qui les érige n'est pas né de vos parfums, qu'ils bandent imbéciles dans le vide de votre deuil impossible. Non.

Tisser ne sert à rien, vous le savez qui regardez la trame des rides gagner le coin de vos yeux usés par le métier. Régner ne vaut qu'avec l'aimé ; vos yeux fatigués, ils ne sont pas émus des chibres qui s'échinent à susciter les cendres neutres de votre ventre. Qu'ils prétendent. Avec la douceur d'une étoffe lasse, vous retournez à votre ouvrage, inutile et nécessaire.

Eric Bertomeu

Ici c'est déjà la nuit. L'été a sombré sous les assauts des tourmentes et le plomb lentement a fini par couler des toits bien plus hauts de nos donjons et musées , de leurs chimères de marbre et gargouilles de porphyre pour sceller assurément aux parvis des chapelles décaties les pieds de la statuaire des âges, comme s'il avait été voulu que tout fut fixé ensemble pour alimenter un feu d'ardoise aux crépitements aveugles et transparents. C'est ainsi que dans les rues de notre cité de bruit tout a été cacheté, emballé par ce métal sourd et éblouissant pareillement à ces inventaires ultimes méticuleusement accomplis pour que rien ne vienne perturber, ici ou ailleurs, l'arrivée de ces cavaliers dont personne n'a vu les visages mais que tout le monde avoue à voix plate redouter.

France Weber

L'étoile proche

I

Ce qu'il dit a peu d'importance
Mais le reflet de nos visages
Sur ses mots à lui écarquillés
Le soleil n'est pas loin
Ou bien c'est l'air la lumière
La transparence l'envol la délivrance
Un toboggan vers son ciel
Qui est le nôtre.

II

Il est tombé d'abord
Avant même d'exister
Elle n'en finissait plus la chute
de naître renaître
A travers sa tremblante clarté
l'étoile proche.

III

Quel est donc ce sentier périlleux
Du plus lourd de ses pas
Aux plus légères crêtes
L'équilibre de ses vœux
Comme une force souterraine
Qui rejaillirait vers le ciel
Et éclabousse d'autres yeux.

IV

Si claire à tous.

Eric Bertomeu

Le nécessaire

(Entre voûte et glèbe il y a plus que ce que l'on dit.
Plus dans ce constat tendu n'indique pas
Que ce que l'on discerne pourrait ne pas être suffisant !
Mais simplement que l'on ne se donne pas à sentir tout ce qui
est à portée de l'expérience.
Ce qui apparaît nécessaire peut se corrompre dans la peur
de l'incapacité à perdre et emplir de confusion les
champs de l'aventure imaginable.
Les portes du réalisable se ferment lentement dès lors que
l'inconstance du nécessaire se fixe.)

Jean Michel Niger

séjour possible

l'ombre féline sinue longuement
au lit pierreux des venelles

la gaieté des fenêtres parle le langage des fleurs

nous sourions du bout des doigts

toute tendresse en réserve se déploie
des mains
vers des animaux soyeux

avec des yeux secrets
nous confions l'indicible
aux épaules des arbres

Hervé Chesnais

Notre peur

Il y avait des trous dans les haies des jardins publics. Derrière les haies, des allées secrètes que nous empruntions au-delà des clôtures. Ces allées nous les dessinions de nos rondes, encerclés nous nous encerclions encore et nous n'osions regarder ceux dont le regard perçait la nuit, et jamais nous ne parlions de peur d'entendre des voix de folles, de peur qu'une patrouille de la brigade des jardins publics vienne braquer sa torche sur nos frocs baissés, de peur de reconnaître notre peur jusque dans la voix même de l'autre dont la beauté serait alors tombée en pièces, comme un masque de terre. Il fallait s'éloigner un peu, peser si le goût du baiser valait qu'on le prolonge, mentir ensuite, oser un rendez-vous que chacun trahirait. Notre peur, passionnément.

Trêve

Il reste encore à injurier le monde, et le poing qu'on serre il pourrait servir à cela même qui nous répugne, et la violence n'être plus seulement signe, et les saignements qui nous atterrent attester tout au moins que ce qui fut donné le fut vraiment, sans triche, comme dans ces cours d'école où l'on se battait pour de vrai lorsqu'on avait trop mal, pour de faux quand on voulait jouir de l'odeur des autres et rire avec eux du petit théâtre des peaux frottées.

On pourrait faire mal à son tour, on pourrait cogner dur, on aurait des chances de gagner, puisqu'à force et sans joie, dans la patience des plaies, on sait attendre, on sait rendre.

Or certains soirs, c'est la fatigue qui l'emporte, et les sourires duplices on décide d'en être dupe, que les cons demeurent ce qu'ils sont... Surtout qu'au moment précis où l'on allait partir en guerre, le bras de l'aimé nous retient, d'une douceur toujours miraculeuse, et voilà le combat différé, et voilà que l'amour des hommes s'éloigne de Lacédémone, et voilà que je t'aime, et j'aime mieux ça.

France Weber

Il vient ce jour
où seul
comme moi
comme vous
comme nous
s'éteint dans le battement
de nos coeurs ralentis
tout souvenir de liens.

Demain sera unique.

Nous pouvons enlever
les portraits de ceux qui ont aimé,
les remplacer par un mur vide
où ruissèle l'absolu de nos pleurs.

Sonneur

Virgule

il faut faire avec

le parfum

la clôture autour du champ

la virgule après le mot

temps

il faut faire avec

Hervé Chesnais

Aventures d'hiver

Il y eut des soirs, de ces soirs qui tombent comme la herse sur le jour, où nous arrachant à la torpeur des chaudières, à l'onction verte des écrans nous allions défier l'hiver, où nous brûlions plus forts d'un désir creusant nos corps de ces trous noirs que fondent les nuits sombres et les appétits d'étoiles.

Nous avons marché dans la neige où nous reconnaissons nos cercles, et les quelques mots d'avant que nos langues s'absorbent résonnaient loin dans le jardin crissant de pas familiers. Nos haleines bleues se figeaient sur nos lèvres, stupéfiées par le gel, mais jamais nous n'avions froid alors, nous que le désir avait saisis, nous qui battions du briquet pour réveiller nos doigts gourds, qui baissions nos pantalons dans des buissons qui n'abritaient plus de rien, nous ne pouvions douter du miracle et parfois, grande douceur, main onctueuse sortie d'on ne sait quelle poche de flanelle, pour proposer un plaisir très pur au sexe aventuré qui, sitôt le sperme dispersé dans la neige grise, renonçait à sa vie propre. Il fallait alors rentrer vite, la tristesse aiguisée par les lames du givre, grelotter seul, désespérant des radiateurs.

Eric Bertomeu

(On parle toujours d'oiseaux. C'est la rumeur de l'invariant.
Quand l'apparence oblige l'éclairage furtif d'une poursuite, c'est un fracas.
La lumière comme la rumeur introduisent et amplifient ce que l'on attribue à l'obscurité. C'est l'interprétation de notre bruit.
C'est le bruit.
Et dans ce bruit il ne peut y avoir ni fureur ni passion,
Seulement des résidus d'effondrements et d'équanimités)

Buko

ce sera un curieux voyage...

je suivrai la voie ferrée
criblée de boue d'orties de ronces
un homme accroupi aux deux-tiers d'un triangle isocèle
fouillera le sol de ses mains écornées :
«je prouverai que l'invisible est un multiple de la mort»
je ne lui demanderai même pas où se trouve la gare
il me jettera un regard soupçonneux
sur un arbre, de biais, un corbeau sans aile glissera de sa branche
et s'affalera sur le sol dans un fracas d'obus
il baignera dans son sang, mort de rire
«vous n'avez rien d'autre à faire ?»

si, si ,penserai-je
et je continuerai mon chemin
les jambes lourdes
à quelques pas de là, une femme allongée nue sur la voix
insistera pour que je prenne sa température
je n'oserai lui demander pourquoi
«je veux connaître la résistance humaine»
voyant mon étonnement, elle me coupera net :
«j'écris des livres, vous savez»
la buée s'échappera de ses narines alanguies
mais elle explosera de colère en entendant le signal d'un train
«poussez-vous d'là !»

je courrai, courant plus vite encore, hors des sentiers
et en courant, tenaillé par la faim , la soif,
je déchirerai mon bras droit comme une fermeture éclair
puis ma tête tombera d'elle-même
je shooterai dedans et lèverai les yeux
apercevrai trois lunes
et deux ciseaux
autour de mon grand-père qui mimera sa dernière crise cardiaque
une étoile filante tombera à mes pieds
je la ramasserai délicatement
l'avalerais cul-sec

et je m'y éteindrai d'un de trop-plein de lumière

Pierre Lamarque

un archæoptéryx

*

des vapeurs et des odeurs

*

un tas
de feuilles

Eric Bertomeu

Conscrits d'un renom possible
A-même la poussière avinée
D'ineffables doutes
Les fantassins de l'an présent
S'en retournent aux fosses de l'inné.
Sous leurs semelles de chrome
Il y a la bave arrachée
A la constance des étangs,
Les éclats des maillets et les doigts des travaux
Posés là, oubliés,
Dans la veine tendre de la pierre à tailler.

Hervé Chesnais

Jusque là, tout va bien

A Louis René Des Forêts

L'enfant noyée ne criera plus puisqu'à votre dernier souffle sa seconde mort fut consommée, et vous rageusement lançant des galets de silence de vos bras grêles dans la soupe de jade que la mer mauvaise touille, image impensable que se hâte d'annuler la vague qui bouillonne d'une haine neigeuse, et vous plongé dans l'écriture vous abîmez sans peur ni hâte dans l'avalanche de l'écume.

Vieillard fragile aux jambes de verre, vieillard asphyxié par le deuil, ne respirant que de l'ampleur de phrases aux cadences rompues, vieillard dont l'œil luisant a su ne pas tomber dedans la larme obscène, vous vous tenez au rivage, vertical, comme enfin l'homme se doit d'être, qu'à tout le moins l'instant d'avant sa chute injurie la victoire des choses.

Jean Michel Niger

persona non grata

l'inénarrable Aliboron
s'opiniâtre à parfois
turfiste abracadabrant
laborantin en diable
il rebute, rayonne en capucinade
sur l'estrade à esprit il convie les stropiats
porte l'estocade rapace
l'architecture de ses non-dits baveux
met le splendide à zéro
aussi sûrement qu'un spasme du duodenum
au moment du con-jouir

Sonneur

Bande son

(petite musique de jour)

Godard (chapeau lunettes) embarque dans un petit avion jaune il emporte avec lui pour seul bagage un volume de poche l'Idiot de Dostoïevski la musicienne est toujours aussi belle sa voix résonne dans l'aéroport plus de places imprenables depuis l'invention de la poudre nous dit Montesquieu dans les haut-parleurs dès 1721 il prédit la bombe atomique et l'équilibre de la dissuasion il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux alors oui j'entrerai bien dans ta vie pour me mettre au lit hors du temps inutile donc d'ajouter un paragraphe de réparation à la fin du petit chaperon rouge inutile c'est donc une sonate de Beethoven interprétée par Richter et Rostro à l'audition de laquelle je m'endormirai le pouvoir de l'imagination humaine de nous entraîner dans ça coûte cher infini est le nom que l'on donne

Jean Michel Niger

Effraction

glisser à la faveur du jour sous les stores-paupières
affronter les pupilles dans l'obscurité crue

dans la maison de strass, surprendre

un long couloir débouchant sur une mer en kit
une rue jonchée de confettis pubescents
un piano-bar suspendu dans les airs

une promenade au printemps, à Oxford, en bateau

une pelure de citron gominé

une machine à lover « love-love »

un rasoir hélé par deux bœufs électriques vêtus de kimonos

un hachoir à vin

et la femme de sa vie

Buko

Vite

Je nettoie la table
d'un geste nerveux
je cours vers la chambre
m'endors trente secondes
je file aux toilettes
je pose mon sac
j'enlève mon pantalon
je ferme la porte
j'ouvre la mémoire
je referme la porte
je tire la chasse
j'égrène une mélodie
je zappe
elle revient
je cours vers le canapé
me rattrape
j'allume la télé
j'éteins la télé
j'allume la télé
je m'assieds
je souris bêtement
je cours vers mon lit
je m'endors vingt secondes
je cours vers le frigo
je me verse à boire
je regarde l'heure
je fonce dans le mur
je rebondis au plafond
j'ai mal à la tête
les fleurs sont fanées
on sonne à l'entrée
j'entends des pas
non, c'est mon cœur qui bat
j'entends des pas
je cours vers la fenêtre
je me jette dans le vide

France Weber

Morts secrètes

Tu vivras seul
Toutes les morts secrètes
De la démarche d'être
Avant d'appivoiser la vie.

Nous semblions assoupis on nous jetait au sol et de puissantes mains fouillaient dans nos fissures nous luttions contre les vomissures qui recouvraient nos corps, hors des sentiers limpides, au milieu des mers rouges.

Cemara

Intelligence

...

s'en servir en cas de besoin, se dire « j'ai un sens en plus par rapport à ceux qui n'en ont pas », apprendre à vivre avec

...

Isabelle

Je suis à nouveau échouée... Je voulais t'aimer
comme un instant de pause, un soupir de repos
dans une longue nuit d'attente, mais je t'aime plus que ça.
Je suis d'un autre monde, un monde bien à moi,
où je vis tellement seule et depuis si longtemps.
Dans mon univers j'ignore les frontières du corps
et de l'esprit. Je vis à rêve ouvert.
Voilà pourquoi je suis ton rêve et ton cauchemar.
Je te donnerai tout au delà des limites que la vie nous impose.
Je me laisserai faire et je voudrai faire plus encore pour être toute à toi.
J'ai rêvé avec toi et j'ai fait de ce rêve une partie de moi.
Je peux être un corps...
Débauchée, enfantine ou femelle.
Mais je suis plus encore que ce corps étendu
que tu tiens contre toi.
Je suis un jeu, un piège, une âme à part.

Jean Michel Niger

« remontrance de la beauté »

la beauté inquiète et dérange, étrange au monde infiniment boiteux
- résultat peu glorieux de nos compromis amoncelés en petits
tas de reculades, elle nous rappelle à l'ordre de la perfection,
désigne durement nos courbettes, nos discrètes capitulations, elle nous
remémore comme un constant camouflet que nous avons l'opportunité
non négligeable et pourtant négligée de tendre infiniment vers elle

Catherine Raucy

Après le printemps

Oter les feuilles mortes, garder les bulbes remplis, jeter le chignon des racines. Eparpiller la terre comme on sème, le terreau usé se mêlant aux feuilles, aux brindilles. Laver, ranger les pots, la poussière terreuse coulant avec l'eau, empiler les coupes sonores. Penser en juin au coeur de l'hiver, aux bulbes endormis posés comme des oeufs dans le terreau neuf. Réservant la fleur et le parfum, la jacinthe éclore dans le rêve de la terre.

Travaux d'été

Travaux d'été, épluchage des fruits, des prunes dont les arbres croulent, le jus coulant des mains poisseuses dans le parfum des pêches jaunes. Préparant les douceurs du repas, les confitures de l'automne, l'amour des guêpes dans le mélange de fruits et de sucres, dans la cuisine où la lumière entre les murs fait résonner la chaleur du dehors.

Isabelle

Mozart a pris ses quartiers d'été... ici Sting résonne en sourdine.
Le soleil brille aussi... chaud... trop -disent les anciens- pour une arrière saison.

J'ai rentré mon bois et mis le feu aux vieux livres car on dit que, des cendres, la nature renaît de plus belle... ça tombe bien les incendies de forêts ont fait d'affreux carnages cette année...

Sauf chez moi... les terres sont gorgées d'eau... trop-disent les anciens- on n'a jamais vu ça....

Mais «on» dit et voit trop de choses et oublie que chaque jour est différent de tout autre... Cet hiver sera différent aussi... un tournant dans chacune de nos vies car beaucoup de choses sont allées de travers cette année-trop.... à mon goût - et je crois qu'il nous faudra beaucoup de livres pour faire face à cet hiver 2001...

Sonneur

Arrière saison

L'arrière saison est délicate cette année dans le sud-ouest. La maison est grande ouverte à sept heures du soir, il fait encore jour et l'herbe fraîchement tondue est plutôt douce. Je sors pieds nus.

La trente-neuvième symphonie de Mozart résonne dans la campagne périgourdine, un lapin mélomane et raffiné vient brouter à quelques mètres.

Sollers écrit : “ Les musiciens sont des saints, on ne le dira jamais assez aux familles. ”

Un volume traînant sur le fauteuil, mélangé à ceux de Voltaire, Montesquieu : un alliage judicieux. Et Mozart qui résonne encore, cette fois-ci la quarantième, que j'aime moins que sa sœur aînée.

Ma musique, ma littérature ne valent pas tripette ! Et alors ?

Il y a Mozart et Proust, Stravinsky et Dante, Kafka et Schoenberg, Rimbaud et les autres...

Le temps d'écrire quelques lignes et la nuit est tombée. L'hiver viendra bien vite : il faudra finir de rentrer du bois et quelques livres.

Jean Michel Niger

« Déprime boursière »

L'art du placement est capital le dieu argent vide les bourses de l'imagination voici venir l'ère de la cotation des organes et de l'atmosphère belle et longue vie aux enfants de demain qui verront le monde à travers le papier filigrané des billets de banques et les œillères des cartes à puces une minute de silence automobile stoppez les moteurs s'il vous plait merci pour tous les morts-nés à venir décervelés homoncules savamment abrutis déambulant dans le super marché universel en forme d'orange bleu-flapi sous cellophane d'ozone trouée livrée aux rayonnements cosmiques minée par les réseaux mafieux politiques terroristes hertziens truanderie d'élite électronique affiliée au club j't'embrouille des sociétés offshore impeccablement blanchie jusqu'à la transparence et bronzée néanmoins bien à l'abri des insulations fiscales aux soleils mirifiques des paradis hors-juridiction une minute de silence publicitaire merci en mémoire des âmes bébés bombardémolies dès le berceau pour vendre des voitures des maisons pourquoi pas et pour toutes les autres abandonnées par millier chaque jour à la voracité de l'indifférence parce que pas blanches et pas chères de la peau mais assez bonnes de temps en temps tout de même comme engrais émotionnel lorsque l'actualité débande un peu dans la boîte à montrer la distance tout confort de l'horreur qu'on aimerait à jamais étrangère.

lapageblanche

décembre(2001)numéro(17)

www.lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

sonneur, Louve Mathieu, Serge Tomé, Santiago Molina, Marie Mélisou, Jean-Paul Gavard-Peret, Valery Oisteanu, Marcos Winocur, Hervé Chesnais, France Weber, Jean Michel Niger, Eric Bertomeu, Hasbeen, Buko, Cemara, Isabelle, Catherine Raucy.

Abonnement :

Un an/six numéros :

- électronique : 15 €

- papier : 30 €

par chèque ou mandat à l'ordre de l'association La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées, à l'adresse suivante :

La Page Blanche
27 bis RN 113
33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0309

©2001 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.